

Le Samedi

VOL. II.—NO. 10.

MONTREAL, 16 AOUT 1890.

PAR ANNEE. \$2.50
LE NUMERO. 5 CTS.



Le papa interrogeant avec sa lunette d'approche les chances de mademoiselle Rebecca, sa fille.)—La cinquième année que je l'amène ici ! Si l'Évangile est correct, c'est pourtant chanceux les Rebecca qui vont aux eaux.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 16 AOUT 1890.

CHASSE-SPLEEN

La parole est le dévidoir de la pensée.

C'est surtout en guerre qu'on se tue à l'ouvrage.

Je crois qu'il faut beaucoup courir pour attraper une pleurésie galopante.

Que d'anémies on pourrait guérir avec toutes les indigestions qui se perdent!

Il faut être treize pour manger une douzaine d'huîtres... soi, et les huitres.

Les gens qui chassent l'éléphant ne cherchent certainement pas la petite bête.

L'ivrogne est attaché par ses vices à sa bouteille comme ma serrure l'est à ma porte.

Un vidangeur peut en même temps avoir l'esprit léger et le corps enfoncé dans la matière.

Les Turcs traitent généralement les chrétiens de chiens. Est-ce pour se venger de ce que nous appelons nos dogues? Turc?

UNE CAUSE SUFFISANTE DE RUPTURE

Charles.—Comment est mademoiselle Smith, mon cher Georges?

Georges.—Je n'en sais rien, nous sommes brouillés.

Charles.—Vraiment! Où est-ce donc arrivé?

Georges.—Voici: Nous sommes allés faire une promenade en chaloupe. Elle me fait des reproches sur ma manière de conduire l'embarcation. Je réplique un peu brusquement; la discussion s'allume et elle me jette à l'eau.

LA PUISSANCE DE LA PRESSE

Papa.—Louise, vous m'obligerez en disant à ce jeune homme qui est venu hier soir, que ses visites me déplaisent.

Louise.—Très bien, papa; après tout, ce n'est qu'un reporter.

Papa.—Un reporter! Ne lui dis rien mon enfant, ce serait inutile. Ces gens-là se moquent de tout et si je lui fermais la porte, il reviendrait par la fenêtre ou la cheminée. C'est triste, mais enfin, dans les circonstances, je crois qu'il est préférable de prendre son mal en patience.

Et le soir, les deux amoureux se réjouissent ensemble de la puissance presse.

PENSÉES D'UN ANCIEN TOUAREG

(Traduit de l'Arabe.)

Trois choses ne se connaissent que dans l'occasion, le courage dans le combat, la sagesse au moment du danger, l'amitié dans l'adversité.

Quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul et nous ne sommes pas deux.

Informe toi de ton voisin avant de prendre maison et de ton compagnon avant de faire route.

L'oiseau de race quand il est pris, ne se plaint pas.

Le mot qui s'échappe est ton maître, le mot que tu retiens est ton esclave.

La poule du voisin vous paraît une oie.

Le meilleur repentir est l'exiguïté de la faute.

Une pierre dans la main d'un ami c'est une pomme.

Sage qui étend son manteau, fou est celui qui s'y assied.

L'œil du maître vaut pour le cheval un pausment.

Ne cherche pas ta destinée, elle cherche après toi.

CHOUVA.

PETITES ANNONCES DU SAMEDI

On demande un apprenti, gagnant de suite, pour apprendre la fabrication des verres en acajou. S'adresser rue Notre-Dame No 35417½.

Le conseil d'administration de la société des tiges de bottes incombustibles, invite MM. les actionnaires à venir toucher leur dividende, le 30 février prochain, marché Bonsecours, 3 heures du matin.

Un jeune bachelier de 32 ans, désire céder, pour cause de nostalgie, une chambre confortable (pension comprise) dans une maison bien connue. S'adresser au pénitencier No 421.

On demande des employés intéressés (\$1,000 à \$10,000 de cautionnement) pour les mines de plumes métalliques de Regina (N. W. T.) Rien des agences.

Adresser demandes Poste Restante, No 100.

CALCHAS.

DÉSŒBÉISSANCE IMPARDONNABLE

Père irrité.—Vous annoncez que vous guérissez la consommation, n'est-ce pas?

Charlatan.—Oui, monsieur. Je réussis toujours quand mes instructions sont suivies.

Père irrité.—Mon fils a pris vos remèdes pendant un an. Il est justement mort une heure après avoir ingurgité la dernière dose.

Charlatan.—Mes instructions n'ont pas été suivies. Je lui avais ordonné de prendre mes remèdes pendant deux ans.

INTENSITÉ DE SENTIMENTS

Prétendant.—Je sens, monsieur, que la vie sans votre fille ne sera pour moi qu'un long martyre, dont je ne saurais trop désirer la fin.

Le père.—Très bien, mon ami, prenez-là, et je vous promets qu'avant peu ce sera encore le martyre comme vous le dites, mais vos sensations seront beaucoup plus intenses.

MOTS D'ENFANTS

Un maître de l'école du dimanche.—Comme ça, vous venez de voir, aujourd'hui dimanche, des enfants qui s'amusaient à pêcher. Avez-vous, au moins, tenté quelque chose pour les en empêcher?
—Oui, monsieur, je leur ai pris leurs hardes.

Magicien.—Maintenant, mon petit ami, je vais faire passer dans votre poche cette pièce d'or de \$20, que je mets là, sous ce chapeau.

Le petit ami.—Je parie cinq centins que non.

Magicien (heureux de l'incident).—Vous ne direz pas mesdames et messieurs que cet enfant est un compère. Eh bien, vous allez voir...

Le petit ami.—Rien du tout, j'ai pas de poche; maman les a cousues, parce qu'elle dit qu'elles sont toujours pleines de cochonneries.

VENGEANCE POSTHUME

Editeur.—Tiens, le grand poète Versomètre, est mort. Je suis sous l'impression que je lui ai acheté un poème presque pour rien, quand il était en déche: c'est le moment de le publier, j'aurai fait une bonne affaire après tout.

Assistent.—Je ne pense pas; j'ai déjà cherché le manuscrit ce matin, le voilà; il n'est plus de saison. Il chante "le confort des chars urbains..." il y a dix ans.

SIGNE DE TEMPÊTE

Auguste.—Je suis sûr que papa vient de dire à maman quelque chose qui l'a fâchée. Ça ne va pas être drôle quand les visiteurs seront partis.

Joe.—Qu'est-ce qui te fait croire cela?

Auguste.—Voilà deux fois que maman a appelé papa: *mon cher*.

PRONOSTICS

Docteur (auscultant un client).—Vous avez dans la région du cœur un gonflement qui n'est pas naturel, et qu'il faut réduire sans retard.

Client.—Ne le réduisez pas trop vite, docteur, c'est mon portefeuille.

PROVERBE PROUVÉ

Vatebon (échevin).—Il y a de drôles de dictions. Ainsi j'entendais hier une bonne femme qui disait: *Chaque coq qui chante c'est un homme qui ment*.

Plumedor (journaliste).—A ce compte-là, c'est au lever du soleil qu'il se commettrait le plus grand nombre de mensonges.

Vatebon.—Précisément: n'est-ce pas à cette heure-là que vous mettez sous presse?

ROMAN D'AMOUR

Lui.—Avez-vous jamais aimé?

Elle.—Je l'ai cru... une fois; mais depuis que j'ai lu les derniers romans de société, j'en ai conclu que j'étais dans l'erreur.

OPINIONS EXTRÊMES

Dans les chars urbains:

Maigrelet (cherchant à faufiler son corps fluet entre deux voyageurs).—On devrait payer au poids dans ces chars.

Madame Colosse (avec mépris).—Si c'était le cas, vous ne pourriez pas les faire arrêter pour vous prendre.

L'INUTILITÉ DE LA PAROLE

Madame.—Vous êtes le nouveau cocher; quel est votre nom de baptême?

Cocher.—Nabuchodonosor.

Madame.—Quelle longueur de nom! jamais je n'aurai le temps de le prononcer quand je serai pressée.

Cocher.—C'est pas nécessaire, non plus. Quand madame aura besoin de moi, elle n'aura qu'à se fourrer les doigts dans la gueule... comme ça... et de siffler.

PRIÈRES AUTOMATIQUES

Dans certaines parties de l'Asie Centrale les habitants font leurs prières à la machine. Ils fabriquent un cylindre creux, dans lequel ils renferment leurs prières proprement écrites. Ce cylindre est mu par le vent ou un courant d'eau, et les habitants estiment que chacune des révolutions du cylindre équivalait à une prière faite.

UN BON AVIS

L'avis suivant a été affiché le long de la ligne d'un chemin de fer américain :

" A l'avenir, quand deux trains se dirigeant dans un sens contraire s'approcheront l'un de l'autre, sur des voies parallèles, les conducteurs et les ingénieurs devront arrêter complètement leur train respectif, et avoir le soin de ne pas se remettre en marche avant que les trains ne se soient dépassés l'un l'autre.

LE JOURNAL D'UN ÉCOLIER

Fred lit les journaux ; quoiqu'il n'ait que neuf ans ; du moins il lit ceux que maman et la grande sœur reçoivent.

Un jour, il resta, comme un jeune chien en arrêt devant un paragraphe affirmant que toute personne qui garde précieusement, par écrit, l'emploi de son temps, gagne au moins deux heures par jour sur celles qui ne tiennent pas compte de ce qu'elles font dans la journée.

Après de longues réflexions, il en arriva à cette décision : que le travail que lui imposerait cette tenue de livres serait amplement compensé par le temps en plus qu'il économiserait, et qui lui permettrait de rosser un peu plus souvent les petits de sa classe.

Il commença sans plus tarder, et son journal, laissé, un jour de grande bataille, sur une marche du Champ de Mars, commençait ainsi :

" LE TEMPS DE FRED

A. M.

6.45 à 7.—S'être levé

7 à 7.30—Bain, s'apprêter pour déjeuner.

7.30 à 8—Déjeuner.

8 à 8.02—Prières.

8.02 à 8.10—Piocher ferme ses devoirs.

8.10—Partir pour l'école.

9—Arriver à l'école. (C'est le meilleur temps de la journée ; pas l'arrivée, mais avant.)

9 à 10.30—Études et devoirs. (Les pompiers sont sortis deux fois. Je voudrais être dans une école de pompiers.)

10.30 à 10.45—Récitation. (Si les maîtres étaient comme nous fatigués à apprendre leurs devoirs, ils allongeraient la récitation.)

10.45 à 12—Études et devoirs. (Les pompiers sont revenus. Il n'y a pas deux de leurs cloches qui aient le même son.)

P. M.

12 à 12.15—Aller prendre son lunch.

12.15 à 12.30—L'avoir pris.

12.30 à 1—Avoir fait un tas de choses, mais surtout joué à la balle.

1 à 3—Encore l'école. De une heure à trois, les heures sont plus longues que le matin. Pourtant le soleil commence à descendre. Je ne comprends pas cela.

3—Fin de l'école. La journée commence.

3 à 6—Crickett, Vélocipède, Promenade, (quelquefois avec Philomène). Faire enrager le chien. *Peanuts*. Sortir en voiture avec papa. Aller dans

les magasins avec maman (quand je suis pris par surprise). *Nanans*. Quand il fait mauvais, lire. Beaucoup d'autres choses encore ; mais ça m'ôte bien du temps pour travailler.

6 à 7.—Dîner. (Toujours une bonne affaire.)

7 à 7.30—Pas grand'chose, ne me sens jamais en train.

7.30 à 8—Papa prend son journal, lit quelque chose tout haut. Pas toujours d'accord avec maman.

8—Dit qu'il faut que je commence mes devoirs.

8 à 8.15—Dis que non.

8.15 à 9.15—Travail.

9.15—Monter me coucher.

9.15 à 9.35—Remonter ma montre, avoir été long, parce que je ne trouvais pas le côté qu'il fallait cogner pour la faire marcher.

9.35 à 9.45—Me déshabiller et me mettre dans mon lit.

9.45 au matin—Avoir rêvé de belles parties de balle, de patins, etc. Pourquoi que les bons rêves ne durent pas aussi longtemps que les heures de classes. Ils s'en vont avant la fin, c'est pas comme à l'école.

P. S. Pas avoir trouvé les deux heures d'économie du journal. C'est un vrai mensonge, demain au lieu d'écrire je me flanquerais une volée avec Joe.

TROP FORTE PARTIE

Elle était jeune et gentille, possédant un charmant bagout, et pour utiliser toutes ces qualités elle s'était mise à vendre un de ces livres à couverture flamboyante et au titre alléchant.

Elle avait jeté son dévolu sur une œuvre insipide que son auteur, digne des galères, avait intitulé : " Comment on devient bon."

La première visite fut pour un de nos plus grands confrères de la grande presse Montréalaise. Hélas ! le pétrisseur d'opinion publique était occupé ; le pays, le public et les typos, surtout les typos, attendaient sa prose. La dame dut revenir. C'est ainsi qu'elle fit plusieurs visites infructueuses.

Cette insistance, l'ensemble chatoyant de la vendeuse offrant son livre tout plein de dorures, le titre lui-même, se fixèrent dans l'esprit de notre journaliste, qui, un beau soir, ne sachant que dire à son épouse, ou ne voulant pas lui dire ce qu'elle aurait désiré savoir, lui parla de cet ouvrage " Comment on devient bon."

Le lendemain notre vendeuse se présenta comme d'habitude, et fut reçue par la phrase suivante :

—C'est bien, laissez là votre livre, ce n'est pas que j'y tiens, mais ma femme désire savoir si l'ouvrage justifie le titre.

—Il causa pendant longtemps, raconta une foule de choses qui n'avaient d'intérêt que pour lui, et finalement lorsque la vendeuse se retira avec les \$2.00, elle connaissait la vie intérieure de son client et l'adresse de la maison qu'il occupait à Lachine.

Notre homme rentra chez lui, comme d'habitude, sa journée finie.

Soit négligence, soit pour choisir le moment opportun, il ne parla pas à sa femme de son emplette.

Il dina, mit ses pantoufles, alluma sa pipe ; lorsque, au milieu de cette période qui suit la digestion, et pendant laquelle les journalistes les moins prétentieux remanient la carte du monde, sa femme lui dit :

—Mon ami, je vous remercie de m'avoir en-

voyé la personne dont vous me parliez hier, elle est charmante, je lui ai acheté ce livre " Comment on devient bon."

—Comment ! mais elle m'en a vendu un ce matin ; ça nous fait deux copies...

—C'est un petit malheur, nous pourrions...

—Rien du tout ; c'est une pure escroquerie et je vais faire arrêter cette femme. J'ai juste le temps de la rattraper à la gare, avant que le train pour Montréal ne reparte. Allons ? bon, je suis en pantoufles. Heureusement, voilà Bouleau qui va à la gare... Oh ! là, Bouleau, fais moi le plaisir de revenir à la gare jusqu'à ce que je lui ai parlé, la fille qui est venue vendre des livres à Lachine, aujourd'hui.

—Pourquoi ?

—Peu importe ; dépêche-toi ou elle sera partie, parle-lui, jusqu'à ce que j'arrive.

Bouleau arriva juste au moment où la jolie vendeuse allait monter dans le wagon.

—Pardon, dit-il, mais Monsieur Plumamère désirerait vous parler.

—Oui, je sais, il désire avoir un de mes livres ; malheureusement il me faut partir, et je ne peux vendre qu'au comptant ; le prix est de \$2.00.

Bouleau rougit, comprit et échangea \$2.00 contre le célèbre ouvrage : " Comment on devient bon," uniquement pour obliger son ami.

Le train sortait à peine de la gare de Lachine, que Plumamère y entra tout essoufflé.

—Ne va pas si vite, lui cria Bouleau ; j'ai ton affaire. Tiens je viens d'acheter pour toi " Comment on devient bon."

—Et de trois... s'écria notre journaliste, en montrant le poing au train qui fuyait.

TOUT S'EXPLIQUE

Docteur (à l'hôpital).—Combien de morts ce matin ?

Infirmier.—Neuf.

Docteur.—Neuf ? J'ai fait dix ordonnances hier.

Infirmier.—Oui, mais il y a un malade qui a obstinément refusé de prendre sa potion

ÇA LAIDERA

Bob.—L'oncle de Raoul est mort ce matin ; il paraît qu'il vaut \$110,000.

Tom.—C'est un assez bon fonds pour partir quelque chose de l'autre côté.

PAS SÉRIEUX

Clara.—Nous avons bien peur, aujourd'hui, monsieur Bétapoint. Ce pauvre petit Louis a avalé un centin.

Bétapoint.—Oh ! vraiment... ! Faut pas avoir tant de peine. Un centin ce n'est pas une grosse perte après tout.

UN MARIAGE COUTEUX

M. Glacaleau (confiseur).—Ma fille, je ne vous pardonnerai jamais votre mariage avec monsieur Généreux.

Mademoiselle G.—Pourquoi, mon père ? vous n'avez cessé de faire son éloge depuis six mois qu'il vient chez vous prendre ses *ice-cream*.

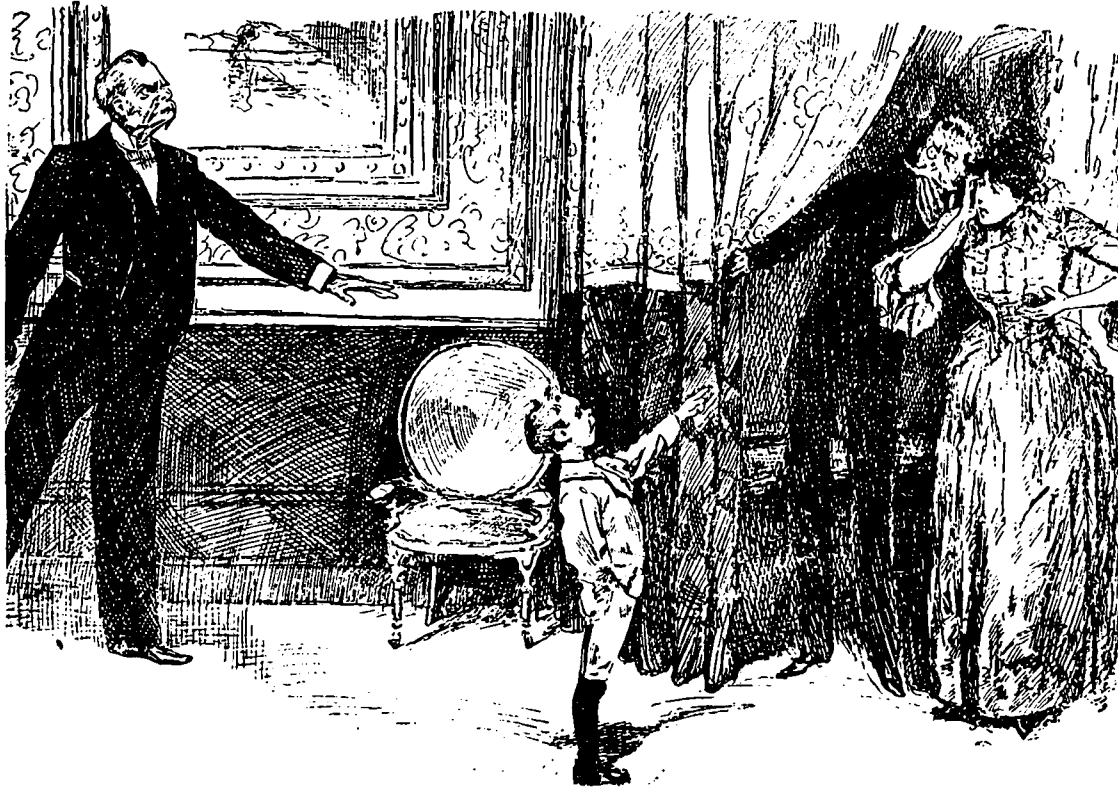
Monsieur G.—Justement, c'était mon meilleur client.

UN HOMME D'EXPÉDIENTS

Propriétaire.—Vous me convenez très bien ; seulement je ne prends jamais que des gardiens mariés.

Postulant.—Qu'à cela ne tienne ; gardez-moi la position pendant une heure et l'affaire sera possible. C'est plus facile de trouver une femme qu'une place.

NOS CHERIS



(Le détective.)

Le petit Bruno à sa grande sœur au moment où le papa rentre. — Pourquoi que tu ne l'as pas laissée ?

Adeline. — Laisse quoi ?

Bruno. — La moustache de monsieur Hubert ; il vient de te l'essayer et ça te va très bien.



La mère. — Sois raisonnable, Nellie, ça n'est pas à pleurer que ta poupée va se raccommoder.

Nellie. — Ça va-t'il la raccommo-der à rire ?



La mère. — Tu as fait le méchant garçon au-jourd'hui.

Johnny. — C'est vrai, maman ; mais je le re-grette.

La mère. — C'est bien, cela ; dis-moi, main-te-nant, pourquoi tu le regrettes.

Johnny. — Parce que j'ai vingt chances sur vingt-cinq d'attraper la volée.



(Chez le photographe)

I

II

La mère. — Comme nous voulons qu'elle soit bien prise, nous lui avons apporté une couple de joujoux.

Pendant l'opération.



(L'intelligente jeunesse de nos jours.)

I

II

Freddy. — Regarde, maman ; si je re-tirais doucement le morceau de papier de sous l'encrier je le renverserais, tan-dis que... tu vas voir... si je le retire vivement, d'un coup sec...

Mais Freddy est encore à se deman-der qu'est-ce qu'il avait oublié pour réussir le truc.



L'oncle. — Tu aimes tes ennemis n'est-ce pas, ma belle ?

Ethel. — Ah ! oui, mon oncle.

L'oncle. — Allons, qui sont-ils, tes ennemis ?

Ethel. — C'est le démon, mon oncle.

UNE FORMULE DE L'ENTHOUSIASME



Madame Calino. — Vous ne me dites pas que c'est vous qui avez peint cela !
Delle Julie, (modestement). — Alors, vous l'aimez ?
Madame Calino. — Comment, si je l'aime ! C'est merveilleux ! Je détie n'importe qui de dire que ce n'est pas aussi beau qu'un chromo.

ENTRE L'ÉPITRE ET LA COLLECTE

— Tiens "une épître," dit-il, en s'adressant au facteur !
 — "Non," répondit son épouse en brisant l'enveloppe et en laissant tomber la circulaire réclamant le montant d'une souscription pour le bazar : "Ce n'est pas l'Épître, c'est la Collecte."

SOUVERAIN CONTRE LA FAIM

Maîtresse de pension à son boucher. — A dater de demain vous m'enverrez trois livres de viande en moins.
Le boucher. — Avez-vous perdu des pensionnaire ?
La maîtresse. — Non, mais quatre de mes jeunes demoiselles sont en amour.

INDÉNABLE



M. Lagneau. — Ravissante, cette toilette ! Ça vous rajeunit de douze ans.
Mademoiselle de Latrentaine. — Comme ça doit être drôle de me voir à l'âge de dix ans.

LA DISTANCE ENTRE LE TOI ET LE MOI

Tante Marie. — Pauvre Philidor. La dent te fait-elle encore mal. Si c'était la mienne chère, je la ferais extraire de suite.
Philidor. — Moi aussi, si c'était la tienne.

QUI VEUT LA FIN PREND LES MOYENS

— Quel est cet homme à l'air bienveillant qui donne des marbres aux petits garçons ?
 — C'est un tailleur.
 — Mais, il les aime donc bien, les petits enfants ?
 — Oh non. Pas la miette ! C'est tout simplement pour les inciter à user les genoux de leurs pantalons.

UN MOT DE TROP



M. Barnes. — Vous êtes charmante aujourd'hui.
Delle Peardesatin. — Comme vous êtes bien tous semblables ! Monsieur Smith m'a blagué exactement de la même manière ce matin.
M. Barnes, (voulant couler un rical). — Vous n'avez pas cru, j'espère, que ce farceur-là était sincère.

TROP DONNANT

Lui. — Pour passer ma vie près de vous, ô Lucile, je donnerai parents, honneurs, fortune...
Elle. — Mais alors qu'est-ce qu'il me restera à moi, dans la vie ?

ENTRE LES DEUX EXCÈS LA CROUTE EST DIFFICILE

Deux pâtisseries rivaux ont leurs boutiques l'une à côté de l'autre.
 Le premier expose l'enseigne suivante sur une pyramide de petits pâtés : "Dix centins la livre. Si vous payez plus ou vous volez."
 L'autre au contraire a mis ses produits en obélisque avec l'inscription : "Douze centins la livre ; si vous payez moins vous serez empoisonnés."

UNE ERREUR DE TOUS LES JOURS



(Au guichet des billets).
Le Commis. — Jeune homme, vous devez savoir que je ne vous donnerai pas un lit dans le salon des dames.

FABRICATION DE GLACE ARTIFICIELLE

Johnson. — J'apprends qu'il y a un refroidissement sérieux entre M. Schrymper et son épouse depuis quelque temps.
Bronson. — Vraiment ! Très économe, ce M. Schrymper. Il a cru sans doute par ce moyen se dispenser de glace pour l'été dans la maison.

RAISON MAJEURE

La femme. — Tu dances beaucoup mieux maintenant qu'avant notre mariage. Tu ne manquais jamais de déchirer mes robes, tandis qu'à présent, tu vas comme le papier de musique qui nous fait tourner.
Le mari. — C'est que dans ce temps-là ce n'est pas moi qui les payais, tes robes.

QUESTION D'AFFAIRE



(A la salle d'attente du Pacifique.)
Monsieur inconnu. — Madame, je n'ai pas hésité une minute à avoir soin de votre bébé. Mais ça se complique. Comme il vient d'avaler mon loquet : ou je vais acheter le mioche, ou vous allez me payer ce précieux souvenir de ma mère.

LA RARE VERTU DE LA RECONNAISSANCE



Prêcheur de tempérance.—Dites-moi ! Depuis combien de temps êtes-vous dans les griffes de ce sale whiskey ?

Le vieux Boisanjin.—Je ne sais pas. Quarante ans à peine. Voilà comment c'est arrivé : j'avais dix ans, j'étais tombé du faite de la grange, et on me croyait mort, quand un verre de whiskey me ramena à la vie. Alors, vous comprenez, je me suis trouvé dans ses obligations. J'ai du cœur, moi.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI.

I

MILITAIRIANA

Le capitaine.—Artilleur Lichamort, vous voilà encore ivre comme hier soir, vous ne pouvez donc pas vous corriger ?

Lichamort.—Mon capitaine... j'ai pas d'chance ; vous voyez toujours quand j'suis saoul, jamais quand j'ai soif !

* *

Extrait du petit rapport—Punitions.—“ Jolicoeur, zouave de 2e classe, 8 jours de salle de police, par Lannes, sergent-major, pour avoir, étant sur les rangs, contrefait le cri de cet animal.”

* *

Le Brigadier.—Cavalier Billiou, vous n'avez pas honte de paraître à l'appel avec des mains aussi sales ?

Billiou.—Oh ! Brigadier, ça n'est rien ça, si vous voyiez mes pieds !

CALCHAS.

II

EPIGRAMMES

I

A un avare.

Une dame croit bien que de votre trésor
Vous êtes l'esclave fidèle,
Et moi je le pense comme elle ;
Car vous travailler dur tandis qu'en paix il dort.

II

A une demoiselle qui me dédiait très souvent des lettres enroulées.

Tes lettres, mon ami, ont une qualité.

—Laquelle ?

—C'est celle

De nous chasser du cœur tout accés de gaieté.

III

A un docteur qui ne pouvait guérir personne.

Comment ! vous vous soignez ! Vous craignez
[donc de mourir ?]
Comme ceux qu'autrefois vous prétendiez guérir.

IV

A un ami dont les lettres m'endorment

Pour m'endormir, ami, ne m'écris donc plus rien ;
Car depuis quelque temps mon sommeil va très
[bien.]

V

A une jeune fille

L'amour chauffe si fort dans mon cœur et le vôtre
Qu'on peut facilement les souder l'un à l'autre.

VI

A un homme qui fait des vers amoureux.

Si c'est bien Apollon qui t'inspire tes vers,
O poète pervers
Et vraiment détestable,
Apollon est lui-même inspiré par le diable.

ALBERT FERLAND.

III

RAYAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

(Pour le SAMEDI)

Un homme arrive tranquillement à la porte
d'une maison de la rue St-Laurent, l'autre jour,
et fait mine d'entrer lorsqu'il trouve la porte
fermée à clef. Il sonne, et voit la porte s'entr'ou-
vrir d'une couple de pouces pour livrer passage à
une voix de femme qui lui demande subitement :
“ Etes-vous un agent de machines à coudre ? ”
“ Non, madame.”
“ Vendez-vous des horloges ? ”
“ Non.”
“ Des cadres ou des chromos ? ”
“ Non.”
“ Vous venez peut-être pour assurer ma vie ? ”
“ Non.”
“ Je suppose que vous avez besoin de quelque
contribution pour un asile ? ”
“ Non.”
“ Collectez-vous pour un bazar ? ”
“ Non.”
“ Etes-vous officier de la corporation ? ”
“ Non.”
“ Venez-vous de la part de l'épicier ? ”
“ Non.”
“ Vous n'êtes pas non plus un marchand ambu-
lant ? ”
“ Non.”
“ Ni un voleur. ”
“ Non.”
“ Eh ! bien, alors, je me demande ce que vous
pouvez venir faire ici ? ”
“ Un des voisins m'a dit que votre mari se
mourrait, et qu'il serait très content d'avoir un
prêtre.”
“ Est-ce tout ! Pourquoi ne me l'avez-vous pas
dit tout de suite, plutôt que de m'effrayer comme
cela. Je croyais toujours que vous veniez pour
saisir les nicubles qui ne sont pas tous payés !
Entrez.”

* *

Firmin Coursvite avait les jambes prodigieuse-
ment longues.

Il entre un jour chez un tailleur de sa localité
qu'on lui avait recommandé. Il choisit l'étoffe
d'un pantalon, il accepte le prix de 6 piastres
qu'on lui demande, et le tailleur commence à
prendre la mesure.

Son galon à la main il descend, en témoignant,
à mesure, un étonnement toujours croissant.
Enfin arrivé un peu au dessous du genou, il
s'arrête, et remet son galon dans sa poche.

“ Eh ! bien, ” lui dit l'autre, “ vous en restez-
là ? ”

“ Monsieur, ” répondit le tailleur, “ je ne peux
pas descendre plus bas pour 6 piastres.”

* *

J'avais, un jour, été invité à dîner chez mon
ami B, à Québec.

C'était un dîner d'intimes.

Nous étions plusieurs à table, en train de
nous amuser, lorsqu'un des invités, d'un caractè-
re un peu turbulent, cassa tout à coup la
chaise sur laquelle il était assis.

Pour se faire pardonner il avait envoyé un fau-
teuil Pompadour des plus coquets. Le lende-
main il recevait de B la lettre suivante :

“ Merci cher ami, de ton charmant envoi.
Sois sûr, désormais, que lorsque tu viendras me
voir, s'il y a dans la maison un siège d'une soli-
dité un peu douteuse, il sera pour toi.”

“ Merci et cordialement.”

(Signé),

“ B.”

P. S.—L'autre jour, en te serrant la main,
j'ai fait craquer un de mes gants : je pense que
tu pourrais bien m'en envoyer une nouvelle
paire ?”

* *

Un jeune docteur, de mes amis, dont le der-
nier examen remonte à quelques mois, est arrivé
à obtenir l'emploi de médecin des morts.

Hier, il se rend pour la première fois dans la
maison qui lui avait été désignée. Et, saluant
avec trouble la personne qui était venue lui
ouvrir la porte :

“ Mille pardons... Pourrais-je voir un instant
le défunt... sans le déranger ? ”

Vrai... mais triste !

AGUE ÉCARTÉ.

Lévis, Août 1890.

IV

UN PEU POUR RIEN

Opinion d'un pharmacien :

—La peinture moderne n'a produit qu'un
homme qui ait su vraiment se servir de l'huile.

—Qui est-ce ?

—C'est Rixens.

—Pourquoi ?

—Parce qu'on parle toujours de l'huile de
Rixens.

* *

Petit quatrain, dédié à une des lectrices du
SAMEDI.

Si l'on vous demandait où vous avez ravi
L'azur de vos grands yeux pleins de grâce mutine,
Vous lui répondriez d'un petit air ravi :
—Je l'ai pris aux bluets où l'abeille butine.

* *

—Pierre !

—Madame ?

—Avez-vous tout préparé pour le dîner ?

—Oui, madame.

—Avez-vous frappé le champagne ?

—Comme si je lui en voulais !

* *

On vient de décaper un poulet chez les
parents de M. Euclide, et la maman demande
au baby s'il faut lui en donner un morceau.

—Oui, petite mère, mais, dit l'enfant lui dési-
gnant le croupion, je veux l'autre bout de la tête.

* *

Rastagnac qui, à ses heures perdues, ne craint
pas de se donner comme un sportman, a une
très vive discussion avec un monsieur qui, à
bout d'arguments, lui envoie sa botte... quelque
part.

—Voilà un duel inévitable, lui dit un ami.

—Allons donc ! riposte sans s'émouvoir le
courageux Rastagnac, je ne me suis jamais plaint
quand j'ai reçu un coup de pied de cheval ; veux-
tu que j'aie me batte en duel pour celui d'un
âne ?

* *

Un mot d'enfant :

Le petit Napoléon, se promenant avec sa ma-
man, rencontre sur la route un petit mendiant
qui marche pieds nus.

—Maman, dit-il, regarde donc ce petit pauvre
qui marche avec ses pieds !

—Mais toi aussi, mon chéri, tu marches avec
tes pieds.

—Non, moi, je marche avec mes bottines.

* *

Oh ! ces gendres !

—Eh bien ! demande-t-on à un jeune marié,
votre belle-mère est-elle bien bonne pour vous ?

—Certainement.

—Ah ! tant mieux. On disait tant qu'elle
avait un détestable caractère... Alors vous êtes
vraiment satisfait d'elle ?

—Parfaitement... elle est morte !...

J. ALCEIDE C.

Montréal, 9 août 1890.

LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ



Belle jeunesse, amusez vous.

VARIATIONS SUR UN THEME CONNU

DE L'AMOUR FILIAL

Tout le monde suit ce que c'est qu'aimer. Bien peu savent ce que c'est qu'être aimé.

* *

Il est extrêmement difficile de connaître les femmes. Ce n'est point que toutes soient dissimulées de propos délibéré. Cela tient à ce qu'elles ne se connaissent pas elles-mêmes. Il se rencontre, en effet, tant d'imprévu dans les manifestations quotidiennes de leur sensibilité ou de leur intelligence, qu'elles sont impuissantes à se former une opinion constante sur leur propre nature.

* *

Il faut que l'être qui aime (soit l'homme, soit la femme) ait le talent de faire croire tout d'abord à la personne aimée qu'il est le plus parfait du monde. Cette première impression est ineffaçable et une fois qu'on l'a produite, on peut impunément montrer ses imperfections. Elles ne seront pas remarquées ou bien elles apparaîtront comme des qualités.

* *

Un homme et une femme qui s'aiment et se comprennent parfaitement, forment comme un seul être qui posséderait la précieuse faculté de s'intéresser en conférant avec lui-même.

* *

Un romancier dépeint ainsi l'homme qui aime d'un amour en quelque sorte supra-sensible :

"Toute femme qui passe est un morceau de son idéal. Le charme féminin l'attendrit, l'entraîne. Il ouvre tout de suite ses bras et son cœur, avec des yeux mouillés, des élans de passion qui amènent sur ses lèvres toute une envolée d'esquisses prières d'amour.

"Ce n'est pas un sensuel : ses voluptés sont délicates. La femme est pour lui comme un bouquet magnifique composé de toutes les fleurs écloses sous le soleil ; il les respire toutes jusqu'à l'enivrement.

* *

L'absence rend le retour plus doux et le rapprochement plus intime.

* *

Il serait peut-être à désirer que la loi interdît aux femmes de posséder quoi que ce fût. Ce ne serait pas pour les rabaisser, mais, au contraire, pour les relever, car alors les femmes seraient épousées pour elles-mêmes et non pour leur fortune. Mais cette théorie, il faut en convenir, serait bien difficile à mettre en pratique. En effet, il faudrait d'abord que toutes les nations l'adoptassent, attendu que si elles ne le faisaient, les filles des pays où la dite théorie serait appliquée, trouveraient rarement à se marier parce que les jeunes gens iraient chercher leurs femmes dans les autres contrées. Puis les filles laides ne se marieraient nulle part.

* *

L'amour ne réside pas dans la personne qui aime. Il réside dans la personne aimée.

L'amour est comme le calorique : il rayonne. Aussi la personne passionnément aimée peut-elle parfaitement ignorer le sentiment qu'elle inspire, de même que le soleil ignore à quel degré il réchauffe un objet. A ce sujet, nous croyons devoir citer un passage des œuvres encore inédites d'un écrivain remarquable.

"O mort ! ce n'est pas quand je tomberai sous ta faux que je mourrai. Non ! c'est maintenant que je meurs, car pour moi, c'est le premier contact de l'inxorable vieillesse !"

"Ah ! pourquoi Dieu a-t-il créé l'amour ?"

"L'amour, ce sont deux types, deux engins distincts, séparés, différents à l'excès l'un de l'autre, fonctionnant fatalement, aveuglément, ensemble pour un même but, comme un seul mécanisme.

* *

Mais en dehors de ce congrès d'ensemble et pour quelques êtres anormaux qui possèdent plus ou moins, un de ces vagues éléments de vie extra-terrestre qu'on appelle une âme, pour ces êtres d'exception, surtout, qui se débattent inconsciemment et perpétuellement sous l'effort d'une âme d'élite, pour ceux-là, l'amour participant à peine de la matière, devient ce mystère enivrant et divin qu'on appelle le charme. Le charme, c'est la plus grande de forces que puisse présenter le phénomène humanitaire ; et, en considérant, à part, le charme chez la femme, on reste confondu par la puissance illimitée, irrésistible, qu'à certaines conditions voulues, il exerce sur l'homme.

"Voici une jeune fille, faible corps, vacillante réalité, au fond tellement débile qu'il semble qu'elle soit inconstante, flottante, presque éthérée. Soit ; mais qu'un certain homme vienne à passer à portée, et cette même jeune fille, sans le vouloir, sans projet, sans lutte, même souvent malgré elle, a, de sa propre effluve, lancé sur le sujet un rayonnement d'une telle puissance que celui-ci est soudainement pénétré, ébranlé, décomposé, transformé. — Oh ! qu'en tels cas, le masque du corps couve, déguise, sauve de ravages et de désordres latents. Oui, l'homme, ce dépositaire titré de la force musculaire, qui tient du tigre par la souplesse et la force, qui tient du cheval par l'énergie, qui tient du taureau, de l'éléphant, par la résistance, l'homme, en ce cas précité, est frappé, terrassé, dissous, à premier jet, par le simple jet, par le simple effet fluïdique de la jeune fille... Les anciens, avec une fine raison, avaient résumé, imagé ce phénomène, dans Hercule filant à la quenouille aux pieds d'Omphale. Donc, si l'amour élevé est le charme, et si le charme est l'action irrésistible par excellence, il faut admettre que l'amour, le charme, sont une même abstraction, laquelle est une harmonie, laquelle émane du Nombre, soit de la mathématique éternelle qui comporte toute les lois de l'univers... Que peuvent, que pourraient contre ces lois les forces musculaires ? Que peuvent contre elles la pensée et la raison, qui sont la force relative de l'âme de l'homme ? Evidemment rien, en fait, et la preuve en est dans ce qui nous entoure et dans ce qu'une fois, au moins, dans la vie, nous éprouvons plus ou moins nous-mêmes.

"A chaque aube de chacun des jours de mon orageuse existence, après un sommeil presque négatif, j'ai entendu la calamité sonner la diane de la lutte en me criant : "Soldat, aux armes !" Et j'ai avancé, j'ai vécu, je me suis combiné, développé, composé dans ce rude et désolant exercice du combat incessant à outrance. Mon âme s'y est durcie, bronzée au point d'y contracter une cuirasse qui semblait défier bien des assauts, bien des traits. Par cela, détourné des douceurs de la voie commune, j'ai bien souvent été porté à rire des chutes des hommes fléchissant sous les atteintes des vulgaires amours. Oui, je l'avoue sans honte, parce que c'est naïvement, témérairement et confiant en ma rudesse, j'ai bien souvent ri de l'amour. C'est que, jusqu'à ce temps, la femme ne m'avait pas influencé. Mais le jour où tout paisible et fier de ma quiétude, j'ai senti un rayon de force subtile me traverser l'âme, me piquer au point le plus vif du cœur, de mon cœur si plein de défi et de quiétude, en ce moment même, je

suis tombé terrassé, tout confus de moi-même, et je me suis écrié : "Faux Titan, tu es vaincu !"

Voici quelques lignes pleines de vérité que nous avons trouvées dans nos extraits et dont nous avons eu tort de ne pas indiquer l'auteur :

"Pourquoi les femmes que nous aimons à dix-huit ans ne savent-elles pas mieux lire au dedans de nous ? Pourquoi ne deviennent-elles pas les trésors d'adoration candide et fervente qui gisent comme un or vierge au fond du cœur s'ouvrant à l'amour pour la première fois ? Si elles se doutaient des parfums de tendresse et de passion que recèle cette fleur de jeunesse encore en bouton, comme elles entr'ouvriraient d'elles-mêmes les pétales, timidement repliés, comme elles aideraient à cet épanouissement dont l'ivresse les paierait au centuple de leur peine ! Elles le reconnaissent plus tard, quand elles sont vieilles : elles songent alors avec un regret mélancolique et tardif à cette heure exquise et brève où l'amour désintéressé s'offrait à elles, et où elles l'ont laissé se faner sur la branche sans jouir de ce parfum qui s'évapore si vite et qu'on ne retrouve plus."

* *

Tous les hommes voudraient être aimés pour eux-mêmes. C'est un peu ambitieux, car les femmes qui ont la beauté, la grâce, l'amabilité sont plutôt aimées pour le plaisir qu'elles procurent que pour elles-mêmes. La vanité, l'agrément de la conversation, tels sont les principaux objets qui font rechercher les femmes. Il faut nous l'avouer, ce n'est pas dans l'Amour qu'on aime une personne pour elle-même, ce n'est réellement que dans l'Amitié.

THEATRE-ROYAL

Le Théâtre-Royal présente actuellement le plus grand contraste que l'on puisse imaginer, avec ce qu'il est pendant la saison des amusements. A la place de cette foule ardente en quête de fêtes et d'amusements, on trouve tout un cortège de peintres, menuisiers, tapissiers et ouvriers de toutes sortes. On s'occupe, en effet, en ce moment, de revêtir le théâtre de l'habit nouveau qu'on lui fait endosser chaque année à l'approche de la réouverture. Le résultat de ce travail sera de charmer l'œil des spectateurs qui y accourront le 18 courant, époque à laquelle le théâtre va rouvrir ses portes au public.

Les propriétaires du Royal ont préparé un programme qui comprend une longue et bonne liste d'attractions d'un genre nouveau et supérieur à ce qu'on a vu dans le passé. Le mélodrame à sensation, où le fer, le feu et le sang ont si large part n'entrera pas autant cette année, dans le programme. A sa place nous aurons plusieurs compagnies d'artistes d'opéras, quatre ou cinq opéras burlesques et bon nombre de comédies.

La première attraction sera "One of the Finest" de Gus Williams, corrigé et remis à neuf. Tony Pastor nous arrivera la semaine suivante, avec une nouvelle troupe d'artistes de spécialité qu'il vient d'organiser en Angleterre.

Cette troupe renferme des artistes bien connus, tels que Bessie Bonehill, Harry Kernel, Maggie Cline, les frères Russell, Kelly et Ashby, Seely et West, Turie, les trois Haytors, les sœurs Hedderwick et Edith Vincent.

Il est entendu que Corinne rendra sa visite populaire au Royal. La troupe de cette actrice est plus forte que jamais cette année. Elle compte le signor Brocolini, le chanteur d'opéra bien connu, et autres artistes de renom. La perspective du succès pour le Royal, cette année, est donc souriante et pleine de promesse.

Ainsi, l'on se propose de rendre brillante l'ouverture de la nouvelle saison de théâtre. Nous espérons qu'il y aura foule au Royal la semaine prochaine, qui promet d'amuser les auditeurs d'une manière charmante.

SANG-FROID

Prudhomme père. — Mon fils, vous ne réussirez jamais dans la vie si vous ne conservez votre esprit fixé sur quelque chose d'utile.

Prudhomme fils. — Je ne sais vraiment sur quoi je pourrai le conserver par cette chaleur, à moins que ce ne soit sur la glace.

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE

(Avant le mariage.)

(Après le mariage.)

I
(Galanterie.)

—Jamais de la vie ! Permettez-moi...

—Arrange toi avec tes brailards.



II

(Attraction.)

Jamais assez près l'un de l'autre.

Jamais assez loin l'un de l'autre.



III

(Sentimentalité.)

(Les enfants des autres).—Y a-t-il quelque chose de beau comme ces chers petits êtres innocents !

(Les leurs).—Tas de vermine !

LA MODESTIE INCARNÉE



Madame de Lahautepotée.—Enchantée de vous voir à notre petite fête. Venez que je vous présente à nos jolies invitées.

Charles Bouragan, (parvenu).—Pas la peine, madame. Lâchez-moi dans le tas ; je me charge du reste.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES



Jérémie, (avec un homard au bout de porteil).—Ah ! fichtre que ça fait mal ! Mais ne l'ôte pas, Françoise, ne l'ôte pas.

Françoise.—Pourquoi pas ?

Jérémie.—Faut l'attraper ; ça se vend trente sous.

LE BÉGALEMENT A LA MODE

Ils étaient mariés depuis un mois seulement. L'horloge marquait minuit, et la belle-mère en visite chez sa fille causait en attendant. Tout à coup :

Quel est ce pas incertain et pesant qui monte l'escalier ? demanda la belle-mère d'une voix brusque et sévère.

La jeune épouse voulant excuser son mari.—Je pense que c'est Georges, maman. Tu sais qu'il a toujours bégayé et depuis quelque temps ça lui a tombé dans les jambes.

GUERRE CIVILE

Mme Nuggers.—Henri, je te déteste, je le déclare ! Je te souhaite du guignon pour le restant de tes jours.

M. Nuggers (avec calme).—Vraiment !

Mme Nuggers.—Oui et je ne vivrai plus avec toi. Je m'en vais chez ma mère, au point du jour, demain matin.

M. Nuggers.—Hein ! Tu pars demain et tu appelles cela de la malchance ! Ne te gêne pas ; continue à souhaiter et je meurs millionnaire.

Mais elle ne partit pas.

UNE SIMPLE NUANCE

Lui (après une cour de plus d'une année).—Voulez vous être à moi, mon amour ?

Elle.—Non, jamais.

Lui (se dirigeant vers la porte).—Cruelle ! pourquoi m'avoir laissé si longtemps l'espérance.

Elle.—Parce que mon intention bien arrêtée est de ne jamais appartenir à qui que ce soit. Vous pouvez être à moi si vous le désirez.

Il vit la nuance, sourit et ne partit pas. Quelques années plus tard, il voyait toujours la nuance, mais ne souriait plus.

QUE LES BEAUX JOURS SONT COURTS !



Le firmament est tout azur, le soleil radieux, l'air embaumé; tout promet le plus gai des piques-niques.

Mais sur le soir le ciel s'est chagriné et les convives aussi.

QUELQUES PROVERBES SUR LES FEMMES

LA FEMME EST LE SAVON DE L'HOMME

La femme nettoie l'homme de bien des défauts : elle le corrige de ses instincts grossiers, et le décore d'une foule de qualités aimables, dans cet âge surtout où il est porté, par le plus doux des penchants, à lui offrir les prémices de son cœur. C'est elle dont l'heureuse influence finit aux manières polies, aux mœurs courtoises, et fait prendre quelquefois à son caractère sa forme la plus épurée. Tel qui se distingue par l'élevation de ses sentiments n'aurait peut-être jamais eu qu'une âme commune si le désir de plaire aux femmes n'avait éveillé son amour-propre et ne lui avait donné ce relief de noblesse et d'urbanité qui manifeste, en traits charmants comme elles, le merveilleux changement qu'elles ont opéré dans sa nature. *Sans les femmes, les hommes seraient des ours mal léchés.*

On dit quelquefois dans le même sens : *La femme est une savonnette à rilaïn* ; ce qui est une extension donnée à l'expression *savonnette à rilaïn*, par laquelle on désignait, avant la révolution de 1789, une charge qui anoblissait et qui lavait, pour ainsi dire, de la roture celui à qui elle était concédée à prix d'argent. Il y avait alors en France une quantité considérable de ces vilains dégrasés.

Il y a une maxime de Saint-Evremont qui a de l'analogie avec le proverbe que je viens de commenter ; la voici : "L'étude commence un honnête homme, la fréquentation de la société des femmes l'achève." *Honnête homme*, dans cette maxime, doit se prendre dans la signification qu'il avait autrefois, c'est-à-dire homme aimable, élégant, qui a des manières distinguées, qui sait vivre.

SANS LES FEMMES LES HOMMES SERAIENT DES OURS MAL LÉCHÉS

Si les hommes ne vivaient qu'avec d'autres hommes, ils ne seraient pas seulement malheureux, mais grossiers, rudes, intractables, et nous voyons que ceux qui, dans le monde, restent isolés du commerce des femmes ont généralement un caractère disgracieux et même brutal. Ce sont donc elles, on n'en saurait douter, qui préviennent

ou corrigent de tels défauts et y substituent des qualités aimables, délicates, dont le principe est dans leur douce nature. Le plus rustre se polit et s'humanise auprès de ces enchanteresses ; transformé par leur merveilleuse influence, il devient un être charmant. C'est la métamorphose de l'âne de Julien ou d'Apulée. Cet animal est changé en homme après avoir brouté des roses.

L'expression proverbiale *ours mal léché*, par laquelle on désigne un individu mal fait et grossier, est venue d'une opinion erronée des naturalistes du moyen âge qui croyaient, sur la foi d'Aristote et de Plin, que les ours venaient informes et que leur mère corrigeait ce défaut à force de les lécher ; ce qu'elle ne fait que pour les dégager des membranes dont ils sont enveloppés en naissant.

LES FEMMES FONT QUE LES HOMMES SONT HOMMES

Un ambassadeur de Perse demandait à l'épouse de Léonidas pourquoi les femmes étaient si honorées à Lacédémone. "C'est qu'elles seules, répondit-elle, savent faire des hommes." De là ce proverbe dont le passage suivant du comte J. de Maistre explique très-bien le sens moral. Le grand honneur est de faire des hommes, et c'est là ce que les femmes font mieux que nous. Croyez-vous, messieurs de l'Académie, que j'aurais beaucoup d'obligation à ma femme si elle avait composé un roman, au lieu de faire un fils ? Mais faire un fils, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans un berceau, c'est faire un brave jeune homme qui croit en Dieu et qui n'a peur du canon. Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants, c'est à dire de faire des hommes. Les femmes n'ont d'ailleurs fait aucun chef-d'œuvre, dans aucun genre. Elles n'ont fait ni *l'Iliade*, ni *l'Énéide*, ni la *Jérusalem déliée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni le *Panthéon*, ni la *Vénus de Médicis*, ni *l'Apollon*, ni le *Perse*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni le métier à bas ; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela. C'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : un honnête homme et une honnête femme."

Il y a un mot de Napoléon Ier, non moins remarquable dans sa brièveté que Pest dans son

étendue le morceau précédent : "L'avenir des enfants est l'ouvrage des mères."

Buffon avait exprimé la même idée en ces termes dans une de ses lettres dont le recueil a été publié, il y a quelques années : "C'est la mère qui transmettra aux fils les qualités de l'esprit et du cœur."

Je citerai encore quelques phrases de l'abbé F. de Lamennais, qui reviennent à notre proverbe : "Plus sûr que le raisonnement, un infallible instinct préserve la femme des erreurs fatales auxquelles l'homme se laisse entraîner par l'orgueil de l'esprit et de la science. Tandis que la vaine et débile raison de l'homme ébranle aveuglément les bases de l'ordre et de l'intelligence même, la femme, éclairée d'une lumière et plus intime et plus immédiate, les défend contre lui, conserve dans l'humanité les croyances par lesquelles elle subsiste ; elle en est, au milieu de la confusion des idées et des révolutions, la gardienne pieuse et incorruptible." — "Les vérités, les lois morales, non-seulement perdraient leur autorité sur la terre, mais, altérée par mille conceptions fausses, la femme, dès le berceau, n'initiait l'enfant à ces mystères sacrés, si elle ne déposait en lui l'impérissable germe de la foi qui le sauvera, si elle ne le nourrissait de ce lait divin." — "Les semences primordiales du vrai et du beau, les sentiments profonds qui décident de l'existence entière, les hommes les doivent à la femme ; c'est elle qui les fait ce qu'ils sont."

SANS LES FEMMES LES DEUX EXTRÉMITÉS DE LA VIE SERAIENT SANS SECOURS ET LE MILIEU SANS PLAISIR

Il faut laisser à chacun le soin de développer dans son propre cœur cette vérité proverbiale qui résume si bien les obligations dont l'homme, à chaque phase de son existence, est redevable à la femme considérée comme mère, comme épouse, comme amante, comme amie ; car l'esprit ne saurait analyser tant de témoignages ineffables de tendresse, de dévouement et d'abnégation, qu'elle ne cesse de nous prodiguer depuis le berceau jusqu'à la tombe ; et le cœur, qui les a reçus, qui en a gardé l'impression dans toutes ses fibres, peut seul les reproduire en ses suaves réminiscences. Je me contenterai de citer les vers suivants que le cœur de Ducis lui inspirait dans son *Épître à ma femme* :

O sexe fait pour la tendresse !
La douleur vous vend vos enfants ;
Vous veillez sur nos pas naissants ;
De vous l'homme à besoin sans cesse ?
Par vous nous vivons au berceau,
Par vous nous marchons au tombeau
Sans voir la mort et sans tristesse.
Du ciel profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constants,
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur dans tous les temps.

PINCÉE DE CONSEILS

MOYEN D'EMPÊCHER LA BIÈRE D'AIGRIR

A Ausbourg et dans les environs, où l'on brasse de très bonne bière, les brasseurs ont coutume de placer dans la tonne un sachet de bétoune, pour donner à la liqueur un goût agréable et en même temps pour l'empêcher de s'aigrir. Il faut cueillir cette plante avant la Saint-Jean.

MANIÈRE DE RÉTABLIR LA BIÈRE AIGRIE

Quand la bière est devenue aigre, jetez-y quelques écailles d'huîtres calcinées, ou bien un peu de craie pulvérisée ; ces ingrédients corrigent l'acidité de la bière et la rendent vigoureuse et pétillante ; mais il ne faut pas la garder longtemps après cette opération, car elle ne tarde pas à se gâter entièrement.

Le siège de la mémoire.

Quand on examine les protubérances qui sont communes à l'homme et aux animaux, on constate que leur présence sur le crâne des animaux (oiseaux ou mammifères) dénote des penchants analogues à ceux de l'homme donc des mêmes protubérances. Si le crâne humain n'en avait pas d'autres, il offrirait une analogie frappante avec les formes des crânes divers animaux, et c'est ce qui a lieu chez ceux à qui manquent les protubérances qui correspondent aux facultés représentées par des circonvolutions dont aucun animal n'offre les analogues.

Chacune des qualités représentées par ces protubérances peut être, chez le même individu, plus ou moins active que les autres; chacune d'elles peut être effacée et comme paralysée, tandis que les autres sont actives, soit partiellement, soit en totalité, et réciproquement.

Elles se manifestent pour la plupart à des degrés différents et sous des formes différentes chez les deux sexes; elles existent toutes réunies sur le crâne humain; elles ne peuvent, je le répète, exister qu'isolément sur le crâne des animaux.

On trouve donc comme résultat un certain nombre de faits acquis à la science phrénologique, et qui peuvent se formuler dans les termes suivants:

1o Le siège et l'origine de toutes les qualités et facultés de l'homme sont dans le cerveau;

2o Le cerveau, au lieu d'être, comme on l'a longtemps admis, un organe simple, exerçant son action par toutes ses parties à la fois, est composé d'autant d'organes qu'il y a en l'homme de facultés et de qualités distinctes;

3o Dans l'état de santé, et jusqu'à l'extrême vieillesse, l'inspection de la surface du crâne permet de reconnaître le développement d'un organe en particulier, et le plus ou moins d'activité des fonctions de cet organe;

4o Enfin, de même que les facultés intellectuelles, toutes les facultés affectives, tous les penchants, tous les sentiments de l'homme, ont chacun leur organe spécial dans les circonvolutions du cerveau; et quant aux animaux, ils reproduisent à des degrés divers le même fait; leurs instincts divers ne dépendent pas d'un organe unique; ils sont représentés chacun par un organe distinct de leur cerveau.

L'observation nous montre chez l'homme toutes les nuances; d'abord des dispositions, puis des inclinations, des penchants imperieux, des désirs violents, des passions. Ce n'est qu'en étudiant l'homme dans toutes les divisions de ses facultés, dans toutes les formes de ses passions, qu'on peut espérer d'arriver à une connaissance claire et complète de tout son être moral et intellectuel.

Ce qu'on nomme en langage vulgaire le haut et le bas du front compose ce que les anatomistes ont nommé la région *supérieure-anérieure* et la région *antérieure-inférieure* du front, par conséquent du cerveau. C'est cette portion de la boîte osseuse du crâne et de son contenu qui donne à la tête humaine une forme, un aspect et un caractère totalement différents de la tête de tous les animaux, sans excepter celle des plus grandes espèces de singes.

Parmi les organes compris dans cette portion du cerveau, les plus importants sont ceux de la mémoire; je dis *ceux* et non pas *celui*, parce qu'en effet l'homme peut être doué de plusieurs genres distincts de mémoire, dont chacun est représenté par une circonvolution distincte de l'organe cérébral.

L'observateur le plus superficiel peut avoir eu cent fois en sa vie l'occasion de remarquer, à di-

LEÇON DE VOISINAGE



I
Le jeune Atticus est désolé de l'antimacrisse produit par le cor de chasse de son voisin.

II
Après avoir appris de la police qu'il n'a pas le droit d'empoisonner ce genreur....

III
Il se constitue le censeur de la police publique.

IV
L'homme au cuivre sonore.— Ça doit être cela un cyclone. Dire qu'il n'y a pas un nuage pour nous avertir que ça va crever!

vers degrés de développement chez les gens de sa connaissance, les quatre principaux genres de mémoire, savoir: 1o la mémoire des faits; 2o la mémoire des lieux; 3o la mémoire des personnes; 4o la mémoire des mots. Chacune de ces quatre mémoires mérite un examen séparé.

I. MÉMOIRE DES FAITS

L'organe de la mémoire des faits est essentiellement l'organe de l'éducabilité. Cet organe est généralement peu prononcé chez les hommes doués d'une voix de basse-taille, sans qu'on puisse rendre raison physiologiquement de cette coïncidence; la perte ou du moins l'affaiblissement sensible de cet organe est une des punitions inévitables des hommes usés prématurément par les excès. Il a son siège dans la circonvolution du cerveau qui réside sous une protubérance peu étendue, mais très saillante, de chaque côté du bas du front, ce qui donne au front des personnes douées à un très haut degré de cette faculté, un aspect tout particulier saisissable du premier coup d'œil. On distingue cette protubérance sur le front de l'enfant, dès l'âge de cinq à sept ans; c'est un avertissement naturel dont il est sage de tirer parti pour l'éducation. Il faut surtout préserver les enfants de l'abus de cette faculté; ceux qui possèdent au plus haut degré la mémoire des faits sont trop disposés à entasser sans ordre toute sorte de faits dans leur mémoire; ils s'enthousiasment facilement pour tel ou tel ordre d'idées dont ils se dégoûtent avec la même facilité, à cause de leur trop grande aptitude à saisir les rapports des faits entre eux, et à s'en préoccuper exclusivement, surtout quand ils offrent l'attrait puissant de la nouveauté. Ceux chez qui l'usage de cette faculté n'a pas été modéré et régularisé par l'éducation pendant l'enfance et la jeunesse, conservent toute leur vie la facilité d'apprendre beaucoup, sans rien approfondir, sans fixer leur activité intellectuelle sur aucun objet déterminé.

Un fait fort digne de remarque dans l'anatomie comparée, c'est que la même circonvolution, indiquée extérieurement par la même protubérance, existe dans le cerveau de tous les animaux susceptibles d'éducation. Le front saillant et bombé du chien barbet en est le spécimen le plus commun et le plus facile à vérifier. Une grosse mouette, ayant eu l'aile cassée d'un coup de fusil, ne tarda pas à guérir; elle fut donnée en présent au savant Blumenbach. En voyant le

front bombé de cet oiseau, sur lequel se voit très distincte la protubérance de la mémoire des faits, Gall, qui se trouvait alors chez Blumenbach, prévint que la mouette devait être douée de dispositions très prononcées à l'éducabilité. En effet, en peu de jours, la mouette allait et venait dans la maison, connaissait son maître, distinguait les heures des repas et étonnait tout le monde par des traits d'une sagacité d'autant plus surprenante, que l'oiseau avait été pris à l'âge adulte.

Dans la pratique de la vie, aucun genre de mémoire ne peut être plus utile à l'homme que la mémoire des faits; c'est sur cette mémoire que repose toute éducation solide et variée; il faut seulement s'appliquer à discerner de bonne heure cette faculté chez les enfants, et leur apprendre à ne pas en abuser; ceux qui, pour satisfaire la vanité des parents ou des maîtres, passent à l'état de petits prodiges par l'abus de la mémoire des faits, ne seront jamais, à l'âge adulte, que des êtres dépourvus de toute valeur.

2. MÉMOIRE DES LIEUX

La mémoire des lieux, aussi désignée sous le nom de *sens de la localité*, a pour organe une circonvolution du cerveau représentée extérieurement par une protubérance saillante de chaque côté du haut du front; cette protubérance est très saillante sur le front des plus célèbres voyageurs. Longtemps avant les travaux de Gall sur l'anatomie du cerveau, les biographes du grand navigateur anglais Cook avaient remarqué que son front offrait une conformation particulière, due au développement extraordinaire de l'organe de la mémoire des lieux. La mémoire des lieux, si nécessaire aux généraux d'armée, a manqué à plusieurs des plus grands capitaines. On sait que Turenne en était dépourvu; mais il avait avec lui, pour le suppléer sous ce rapport, Villars, fort inférieur à lui comme talent militaire, mais doué au plus haut degré de la mémoire des lieux.

C'est au développement de cet organe, également placée à la partie supérieure latérale du front, que tient la mémoire des lieux, si remarquable chez certains animaux. Il n'est personne qui ne puisse avoir eu l'occasion d'observer par lui-même des preuves de ce merveilleux instinct chez le chien. Vers le milieu du quatorzième siècle, un seigneur d'Oultremont de Warfuzée fut envoyé en mission à Rome par un prince-évêque de Liège. Il avait emmené avec lui un chien lévrier d'Écosse d'un grand prix, qui sui-

vait son cheval ; car, dans ce temps-là, on ne voyageait guère autrement qu'à cheval. Il perdit son lévrier dans les rues de Rome et ne pensait pas le revoir jamais, lorsqu'à son retour à son château de Warfuzée, il fut accueilli par les démonstrations les plus vives de joie et d'attachement de cet excellent animal, qui, n'ayant pas réussi à retrouver dans Rome la trace de son maître, avait pris le parti de revenir à son point de départ.

Une preuve encore plus étonnante de la mémoire des lieux chez les animaux, est celle que donnèrent de la manière la plus authentique les faucons d'Islande de l'empereur Joseph II. Ce prince aimait passionnément la chasse au faucon ; aussi passait-il pour posséder à son service les meilleurs faucons et le plus habile fauconnier de toute l'Europe. Du temps de feu la fauconnerie, le premier rang était accordé aux faucons d'Islande, regardés comme supérieurs même à ceux de la Norvège. Les faucons d'Islande n'ont qu'un défaut, l'amour obstiné de leur pays natal, qui semble guère en valoir la peine. Tandis que ceux des autres pays, bien qu'ils aient été pris à l'âge adulte, s'attachent à leur maître, lui obéissent et ne songent pas à profiter des occasions qu'ils peuvent avoir de recouvrer leur liberté ; les faucons d'Islande n'oublient jamais qu'ils ont été libres, et sont toute leur vie en proie à la maladie du pays. Afin de remédier autant que possible aux inconvénients qui pouvaient en résulter, le fauconnier de Joseph II avait dressé ses meilleurs faucons à gagner de vitesse les faucons d'Islande, et à les ramener de force au perchoir. Joseph II, qui s'amusait beaucoup de ces luttes aériennes entre ses faucons, en a rendu témoins plusieurs fois les premiers naturalistes de son temps ; le fait ne peut donc être contesté. Chaque fois qu'un faucon islandais parvenait à s'échapper, il prenait son vol avec la rapidité

d'une flèche, toujours dans la direction du Nord, et il n'est pas permis de douter que ce ne fût pour aller retrouver son nid dans les rochers de sa chère Islande. Chez les faucons d'Islande, la protubérance de la mémoire des lieux est plus saillante qu'elle ne l'est chez toutes les autres races de faucons.

Il n'en est pas, pour l'homme, de la mémoire des lieux comme de la mémoire des faits ; ce genre de mémoire est une faculté peu commune, qui n'a pas l'inconvénient de donner lieu au pédantisme et à la frivolité, et dont il est possible de tirer un parti très-avantageux par l'éducation. La protubérance de la mémoire des lieux ne se développe pas d'aussi bonne heure que celle de la mémoire des faits ; elle n'est bien visible et bien saillante qu'aux approches de l'âge adulte ; à cet âge, si vous la distinguez très-prononcée sur le front d'un jeune homme, ne le condamnez pas à un état sédentaire où il ne ferait rien de bien, ni pour lui ni pour les autres ; dirigez-le vers une carrière où la mémoire des lieux puisse assurer son avenir.

3. MÉMOIRE DES PERSONNES.

L'observation démontre que la mémoire des personnes existe à un degré très-remarquable chez des gens doués d'ailleurs d'une mémoire ordinaire, quant aux faits et aux lieux. Cette faculté, moins commune encore que celle des lieux, réside dans une circonvolution dont la protubérance, fort petite, se trouve placée en dedans de l'orbite de l'œil, et n'est pas pour cette raison visible au dehors ; elle donne seulement aux yeux de ceux chez lesquels elle existe un caractère particulier. On insiste peu sur ce genre spécial de mémoire, que l'habitude développe au plus haut degré chez cette classe d'individus auxquels il est le plus nécessaire de reconnaître les visages, en dépit de tous les déguisements, gens essentiellement observateurs par état, et dont il semble inutile de désigner autrement la profession. Il n'est personne qui n'ait eu occasion de remarquer que le regard de l'un de ces messieurs diffère de celui du commun des hommes. Presque tous ceux qui ont acquis une certaine réputation dans le genre d'observations dont je veux parler, doivent la forme de leur œil et le caractère de leur regard à la présence dans l'orbite de l'œil de la petite protubérance de la mémoire des personnes.

4. MÉMOIRE DES MOTS.

L'une des circonvolutions du cerveau, qui se manifeste au dehors par une protubérance placée sur la moitié postérieure de la voûte de l'orbite de l'œil, correspond au *sens du langage*, faculté dans laquelle est comprise la *mémoire des mots*. Ce genre de mémoire, qui chez quelques individus tient du prodige, n'est donc extérieurement manifesté par aucune protubérance particulière. Comme la mémoire des personnes, la mémoire des mots influe singulièrement sur le regard : ceux qui en sont doués conjointement avec le sens du langage ont ordinairement les yeux très-saillants ; les erreurs à ce sujet peuvent être fréquentes, quand l'individu qu'on observe a beaucoup d'embonpoint. Il est alors facile de prendre un pli graisseux du front, au-dessus et un peu en arrière du sourcil, pour l'indice extérieur du sens du langage, comprenant la mémoire des mots.

Les recueils d'anecdotes sont remplis de citations d'individus merveilleusement doués sous le rapport de la mémoire des mots. L'un de ces prodiges était au service de Frédéric II. Un jour que Voltaire venait de lui réciter des vers inédits de sa façon : « Je connais ces vers, dit le grand Frédéric ; un de mes secrétaires les sait par cœur, et me les a récités plus

d'une fois ; ils peuvent être de vous ; mais, à coup sûr, ils ne sont pas inédits. »

En parlant ainsi, il ouvrit la porte d'un cabinet et en fit sortir un homme qui, sur la demande du roi, récita sans se tromper d'une syllabe la pièce de vers que Voltaire venait de composer, et qu'il était parfaitement certain de n'avoir communiquée à personne. Le roi s'empressa de lui apprendre que cet individu, vrai prodige de mémoire, avait été placé à dessein dans le cabinet ; il lui avait suffi d'entendre une seule fois les vers, pour les graver dans sa mémoire d'une manière ineffaçable.

J'ai connu à Paris un individu doué d'une mémoire, s'il se peut, encore plus extraordinaire. Je rapporte ici son histoire, parce qu'elle peut offrir à beaucoup de parents un enseignement précieux quant à l'éducation de leur enfant. Un cultivateur des environs d'Écouen avait remarqué, chez l'un de ses fils, une faculté peu commune de retenir les mots ; il le plaça chez un maître de pension de Paris, qui, pour tirer parti des facultés ou plutôt de la faculté de ce jeune homme, mit tous ses soins à en faire un véritable phénomène. A la fin de la première année d'études, il obtint tous les prix ; il savait par cœur trois ou quatre grammaires et autant de dictionnaires, et pouvait réciter sans se tromper la plupart des livres qu'on lui avait fait étudier en plusieurs langues.

L'année suivante, cet élève eut le prix d'honneur au grand concours. Or il se trouva que le pauvre garçon était bête à rendre des points au rhinocéros. Après s'être essayé dans plusieurs carrières, et s'être reconnu incapable de réussir dans aucune, il est revenu en qualité de sous-maître seriner les autres, comme il avait été lui-même seriné.

Les parents qui observent chez leurs enfants, dès l'âge de dix ou douze ans, la protubérance du sens du langage, avec une mémoire extraordinaire pour retenir les mots, loin de favoriser cette disposition, doivent la restreindre dans de justes limites, en dérivant par l'éducation leur attention vers d'autres objets, et les habituant à ne pas attacher aux mots trop d'importance. Ceux-là seulement, et le nombre en était très-limité, à qui leur position permet de se livrer exclusivement à la physiologie et d'en faire l'emploi principal de toute leur existence, peuvent user sans contrainte de la faculté de graver des mots dans dans leur mémoire ; pour les autres, l'abus de cette faculté ne peut les mener qu'à une vanité révoltante, accompagnée d'une incapacité complète pour tout ce qui peut être réellement bon et utile.

La règle générale et non l'exception



Le mari.—Vois donc, chère femme : mes pantalons de pique-nique n'ont pas un bouton !

La femme.—Je l'ai fait exprès. Vois-tu, si tu venais à te noyer, ce signalement te ferait reconnaître plus facilement des autres.

Le mari.—C'est ce qui te trompe. Tous mes compagnons sont aussi des gens mariés.

L'INVITÉ DU JOUR



Jeune épouse.—Ah!!! Pas possible!... Toi dans cet état-là ; mais tu me disais que tu allais au dîner de l'Exposition des cochons gras.

Mari soumis.—C'hexplique pas... xcepté l'dhiner c'était pheut-être donné po'r moi.

CA MORD

PLACE POUR UN



Madame Vincent, (s'informant du poisson).—Le crois-tu pris, Henri ?
Monsieur Vincent, (occupé à surveiller les chances de sa fille un peu plus loin).—Pas encore : mais le voilà qui enroule la ligne : ça doit être pour faire la demande.



Madame Noirdefumée. — Donne-moi une chance, Erastus ; tu es dans ce hamac depuis le lever du soleil.
Erastus. — Es-tu folle ! Je ne fais que de commencer à apprendre le tour. Je vois que ça va me prendre trois jours.

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

LA CORDE SENSIBLE

Ayant accordé bien exactement ensemble deux violons, placez-en un, à plat, sur une table ; éloignez-vous autant que vous pourrez de ce premier violon, puis donnez un coup d'archet sur une des cordes du second ; la corde correspondante du violon placé sur la table vibrera immédiatement à l'unisson et rendra exactement la même note.

Pour rendre plus frappante, et surtout plus amusante, cette curieuse expérience d'acoustique, on fait ordinairement enfourcher les cordes du violon qui est sur la table par un cavalier de papier. Alors, voici ce qui se passe : la corde correspondante, comme accord, à celle que vous touchez avec l'archet, entrant en vibration, fait sauter, quelquefois à une assez grande hauteur, son cavalier de papier, tandis que les cordes voisines ne bougent pas et restent chevauchées, jusqu'à ce qu'il plaise à l'opérateur de les débarrasser à l'aide du même moyen.

Ajoutons que si toutes les cordes du violon libre sont en complet désaccord avec celles du violon que vous manœuvrez, vous aurez beau frotter votre archet de colophane et "scier du crin," l'autre ne bougera pas et ne rendra pas la moindre ondulation sonore.

LA DANSE DES ATOMES

Fermez une chambre dans les fenêtres de laquelle le soleil donne en plein, ayant soin toutefois d'y laisser pénétrer, par une fente du volet, un trou, une issue étroite quelconque, un mince filet de lumière dans lequel planent tranquillement des myriades d'atomes visibles. Prenez alors un violon, une harpe, une guitare : — préférez-vous la clarinette ? ne vous gênez pas. L'important est de produire des ondulations, en vous escriment de l'archet, des doigts ou des lèvres : aussitôt les mouvements des atomes se régularisent, et les voilà qui sautent, en cadence, avec des bonds in-

sensés ou de petits trémoussements pleins de grâce, suivant la note donnée par l'instrument et la sympathie qu'elle excite en eux.

Les ondulations sonores ont d'ailleurs une influence sur tous les objets qu'elles viennent heurter, et qui sont eux-mêmes susceptibles de vibrations. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de trop grands développements sur cet intéressant sujet ; nous pouvons dire cependant qu'un coup d'archet suffit à faire entrer en danse un jet de fumée, de gaz, de flamme, même le filet d'eau qui s'échappe d'un robinet aussi bien que les atomes légers errant dans un rayon de soleil.

L'EXPÉRIENCE DES DEUX VERRES

Cette expérience n'est pas nouvelle, puisque nous la trouvons indiquée dans les œuvres du P. du Hamel, publiées à Nuremberg en 1687. Elle n'en est pas moins intéressante et curieuse.

On prend deux verres dans chacun desquels on verse un peu d'eau jusqu'au quart de leur hauteur environ ; puis on en ajoute, soit à l'un soit à l'autre, afin de les amener à rendre exactement la même note, lorsqu'on les interrogera en les frappant avec la lame d'un couteau ; en un mot, on les accorde à l'unisson l'un de l'autre.

Ce résultat obtenu, on courbe un bout de fil de fer et on le place en travers sur les bords extérieurs de l'un des deux verres ; ensuite on frotte légèrement les bords de l'autre avec un doigt mouillé. Les vibrations musicales produites par ce moyen se communiquent au verre surmonté du fil de fer, qui vibre à l'unisson, pendant qu'au son de cette musique le fil de fer se met à danser.

LE VERRE MUSICAL

Faire rendre des sons musicaux à un verre n'est pas tout à fait un passe-temps méprisable et qu'il faille abandonner aux petits malheureux qui n'ont point d'autre instrument de musique. En conséquence, nous allons reproduire ici les conseils de M. Tomlinson pour tirer le meilleur parti possible de cet engin musical élémentaire.

"L'étudiant, dit M. Tomlinson, trouvera un grand avantage dans l'emploi de l'eau légèrement saturée d'alun, de jus de citron ou d'acide muriatique (esprit-de-sel) ; mais, avec quelque pratique et un peu de tact, l'eau pure lui suffira bientôt parfaitement. On remarquera aussi que la meilleure note est produite quand on se sert du doigt du milieu et en le manœuvrant de et non vers l'opérateur. Le verre doit être épongé fréquemment, pour en retirer la poussière et les taches grasses qui finissent par maculer ses bords ; et, avant de commencer, l'opérateur fera bien de se laver les mains dans l'eau chaude, afin d'amolir la peau de ses doigts ; ensuite il les fera bien sécher, puis les trempera dans l'eau fraîche pour produire les notes requises."

Et en avant la musique !

VERRE BRISÉ PAR LA VOIX

Voici une expérience dont nous n'avons jamais été témoin, mais que nous trouvons indiquée dans une foule d'auteurs sérieux : du Hamel, Bartoli, Morhof, Heister, etc., et que rien d'ailleurs ne nous autorise à trouver invraisemblable :

On s'assure de la note spécifique d'un verre, de manière à ce que cette note puisse être exactement reproduite par la voix. Un verre mousseline, légèrement bombé, est préférable à tout autre ; il va sans dire qu'un verre de marchand de vin, fait pour être lancé impunément contre le mur, ne saurait être, dans la circonstance, d'aucun usage. Ce verre sera absolument clair, exempt de tout défaut et surtout de la moindre fêlure ; capable en un mot de rendre une note juste et en rapport avec la voix de l'opérateur. Alors celui-ci se penche sur l'orifice du verre choisi, entonne la note, l'élevant graduellement à l'octave : les particules imperceptibles du verre, ébranlées par ses secousses répétées, seront agitées d'ondulations que la persistance de l'opération accroîtra à tel point que le verre finira par voler en éclats.

On peut substituer, paraît-il, à la voix humaine le son de certains instruments accordés à l'unisson du verre qu'il s'agit de briser, notamment le son du violon.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Tomaho le releva.

Puis il aperçut Conception et Blanche qui fuyaient éperdues.

Il courut à elles, les rassura, les ramena, les fit s'asseoir sur le dôme renversé et s'assura qu'elles n'étaient point blessées.

Sentant le sol chanceler, les deux femmes avaient fui avant l'éroulement du dôme, et le *Vieux* les avaient imitées.

—Tomaho ! dit celui-ci, à moi ! et exécutez les ordres.

— Il faut former les compagnies et se mettre en colonne de départ.

Tous deux parcoururent le camp, et leur énergique intervention raffermi les esprits et releva les wagons.

Tomaho, seul, avait déjà dégagé ceux qui étaient pris sous les plus lourds et il avait aussi délivré une vingtaine de ses camarades.

Beaucoup de contusions, peu de blessures sérieuses, trois morts.

C'est par ce faible chiffre de pertes que se soldait la catastrophe pour la caravane.

Les bœufs furent attelés tous remuants, sautants et frissonnants qu'ils fussent : les wagons déchargés furent reorganisés ; on remit des roues de rechange à ceux qui avaient subi des avaries.

Quand le comte parut, tout était en ordre. Les blessés étaient chargés sur le wagon-ambulance.

La caravane était prête à défiler !

Les compagnies alignées, mais au repos, riaient des scènes burlesques qui s'étaient mêlées au tragique événement : mais quand M. de Lincourt, calme comme toujours, dégageant, souriant, un peu dédaigneux, se monta à cheval, la cravache à la main, lorsque, d'un geste, il désigna les montagnes, lorsqu'il dit :

—Messieurs, comme je vous l'avais promis, les chemins sont ouverts !

Toute la troupe facelama avec enthousiasme.

Jusqu'au pied des crêtes, la troupe courut au galop.

Là un spectacle grandiose s'offrit à sa vue.

Sur un espace de cinq cents mètres, une profonde crevasse, ravin creusé par la mine, était ouverte.

C'était l'image du chaos.

Le pierate de potasse avait agi avec une force comparable aux éruptions du feu souterrain.

Une pente abrupte était pratiquée.

Le comte fit mettre pied à terre à une dizaine d'hommes qui escaladèrent ce chemin hérissé de quartiers de roes et semé de pierres.

Derrière ces éclaireurs, le peloton de cavaliers monta lentement, tourna les obstacles. On atteignit le plateau.

Plus un seul Indien vivant !

Partout des morts !

C'était lugubre !

De tous côtés des cadavres mutilés, défigurés, découpés, écrasés, brûlés, calcinés, à demi ensevelis sous les débris.

M. de Lincourt, toujours impassible, groupa ses cavaliers.

—Vite, dit-il, retranchons-nous.

—L'ennemi pourrait revenir.

Et il fit entasser en cercle pierres sur pierres.

On improvisa un fortin.

Il défendait le sommet de la pente.

Bientôt le colonel parut avec une compagnie d'avant-garde et les pionniers qui se mirent à l'œuvre.

Un grand retranchement assura le débouché sur les plateaux.

Alors les pionniers redescendirent la pente pour y tracer un chemin, qui en moins de deux heures fut terminé.

Avant midi, toute la caravane, wagons et canons compris, campait sur les crêtes.

Des éclaireurs, envoyés de tous côtés, annoncèrent que l'on n'avait aperçu aucun vestige d'Indiens survivants.

Le comte, alors, avec une compagnie et les cavaliers, fit le tour des crêtes et il vit quels ravages effroyables la mine avait faits.

La plus modérée des évaluations portait à plus d'un millier le nombre des victimes.

Le géant était commandé pour faire une ronde dans la nuit.

A la dernière grand'garde il trouva le colonel.

—Mon cher Cacique, lui dit celui-ci, nous avons eu cette idée, qu'à deux mille pas d'ici, sur la rivière qui court vers le sud, les Apaches doivent détacher des bandes qui descendent ou qui remontent le fleuve.

— Nous avons établi une forte embuscade au-dessous.

— Si une troupe descend, ou si elle remonte, il faut qu'elle s'arrête en aval ou en amont de la cascade.

— Notre embuscade, bien cachée, fortement retranchée, tient le cours de la rivière à l'abri de rochers imprenables.

— Nous espérons surprendre ainsi des postes indiens.

— Si ces partis sont très forts, notre embuscade, qui a deux canons, tirera un signal d'alarme.

— Nous irons à son secours.

— Avez-vous compris Cacique ?

—Oui, colonel, dit Tomaho en grattant ses plumes.

C'était un signe certain d'embarras et le géant était en effet inquiet de savoir pourquoi le colonel lui disait tout cela.

—Qu'avez-vous, Tomaho ? demanda M. d'Éragny.

—Je ne vois pas bien, fit le géant, pour quel motif vous me parlez de cette embuscade, colonel.

—Mais, Tomaho, c'est afin que vous n'alliez pas, en faisant votre ronde, donner au milieu de nos gens.

Tomaho se mit à rire :

—Colonel, dit-il, un guerrier comme moi ne serait pas assez sot pour ne pas s'apercevoir qu'une troupe est embusquée quelque part.

—Cependant, Cacique, la nuit...

—Un Indien voit les pistes la nuit aussi bien que le jour.

Ainsi, Tomaho, à votre avis, les Apaches ne tomberont pas dans le piège que je leur ai tendu ?

— Ils l'éventeront.

—C'est certain.

— Une embuscade d'hommes blancs ne prend jamais les hommes rouges.

— Ceux-ci sont trop fins et ils lisent trop bien le livre du désert.

— Est-ce que jamais un Indien avance sans avoir étudié les pistes ?

— Je suis sûr qu'aucun trappeur n'a conseillé cette embuscade au colonel et qu'aucun trappeur n'en fait partie.

—C'était vrai.

Le colonel avait envoyé là une section formée par des émigrants de ceux qu'il avait engagés lui-même.

Ce fut à son tour de se gratter l'oreille et de paraître embarrassé.

M. d'Éragny n'était pas envieux : il ne jalousait pas le comte de Lincourt ; il ne cherchait point à se couvrir, lui, d'Éragny, de gloire et d'honneur.

Et pourtant il était dévoré du désir de remporter un succès.

Il voulait se montrer capable, lui aussi.

Et voilà que Tomaho lui prouvait bonnement que son piège était fait de ficelles grossières et ne réussirait pas.

Tomaho, sans malice, eut rendu un service au colonel en lui disant :

—Si vous voulez, je dirai à l'embuscade de se retirer.

— Elle rejoindra le camp.

—Non pas ! dit le colonel froissé.

— Cette embuscade éventée par vos damnés Peaux-Rouges n'en coupera pas moins le cours de la rivière.

Et M. d'Éragny, enchanté d'avoir trouvé cette belle raison pour justifier son idée, se frisa la moustache.

Mais Tomaho fit observer avec un grand sang-froid :

—Le cours de la rivière est tout intercepté par la cascade.

Sur ce, Tomaho s'en alla majestueusement et méprisant fort le colonel.

Celui-ci machonnait son cigare avec une colère mal contenue.

—Quels soldats ! dit-il.

— Pas de discipline !

— Commandez donc quelque chose de sérieux à ces gens-là !

Il sacrait, jurait ; mais il était très inquiet au fond.

Malgré l'orgueil de métier, les arguments du Cacique l'avaient frappé, et une voix intérieure lui criait que Tomaho avait raison.

Mais l'amour-propre l'emporta.

Il ne fit point rappeler cette embuscade.

Tomaho l'enfonça dans la prairie.

Le colonel vit pendant quelque temps la haute silhouette du colosse se dresser dans l'ombre ; tout à coup elle disparut.

M. d'Éragny cependant résolut de se rendre à l'embuscade.

Malgré lui, il éprouvait une anxiété contre laquelle il luttait en vain.

Il pensa qu'en cas d'attaque, lui présent, l'embuscade ne pouvait être forcée par les Indiens.

Il résolut d'aller en prendre le commandement.

—Une escouade pour m'accompagner ! demanda-t-il à un sous-lieutenant.

— Donnez-moi de mes hommes à moi !

L'officier obéit.

M. d'Éragny avec une douzaine de ses émigrants, bien armés, quitta le camp et s'enfonça dans la prairie, quand Sans-Nez parut soudain.

—Colonel, dit-il résolument, vous m'avez pris une section que vous avez envoyée je ne sais où avec deux canons.

— Voilà que vous me prenez une escouade pour vous en aller quelque part encore.

— Ma compagnie se trouve très-affaiblie et réduite à rien.

C'est en effet dans la campagne de Sans-Nez que M. d'Éragny avait pris la section d'embuscade et l'escouade d'escorte.

—Capitaine, dit sévèrement M. d'Éragny, vous prenez un ton d'autorité que je ne saurais supporter.

—Et vous faites des choses insensées, colonel, c'est moi qui vous le dit, moi Sans-Nez, qui sans me vanter connaît la guerre indienne.

— A mille pas d'ici, vous et vos dix hommes serez enlevés.

—Il faudrait pour cela une centaine d'In-

diens... et encore ! fit le colonel d'un air de mépris.

— Rentrez au camp, capitaine.

— A mon retour, j'aviserai sur la façon dont il conviendra que je punisse vos impertinences ; allez monsieur !

Le colonel, à distance, dit à l'escouade :

— Vous avez entendu, mes enfants ! L'on nous met au défi.

— Il faut arriver à l'embuscade.

— De la prudence et du calme !

— La main à la détente, marchons avec défiance.

Et le colonel s'avança à pas lents en tête de sa troupe.

Rien dans la nuit.

Silence complet !

Pas de lune.

Les brins d'herbes sèches et les cailloux criaient sous les pas de l'escorte, et les faibles bruits retentissaient au loin en raison du calme absolu.

Le colonel aurait dû trouver étrange, comme le dit plus tard Tomaho, de n'entendre aucun cri de hulotte, aucun hurlement de fauves.

Cela devait prouver que des bandes assez fortes circulaient entre le camp et l'embuscade.

Les bêtes fauves fuyaient l'homme.

Après un millier de pas, dans un certain endroit couvert de brouilles, le colonel qui marchait en tête, sentit une corde tomber rudement sur son cou, s'enrouler et le suffoquer.

C'était un lasso qui l'étranglait.

Il eut le temps de crier : Feu.

Deux hommes seulement purent tirer.

Tous les autres avaient été lacés avant d'avoir pu décharger leurs armes.

Le colonel vit bondir une troupe de vingt Indiens environ.

Que faire ?

Toute l'escorte s'étranglait à chaque mouvement de dégageant.

Mais à peine les Apaches avaient ils surgi qu'une ombre géante se dressa au milieu d'eux et l'on vit tomber de cette forme colosse une dizaine d'Indiens.

C'était Tomaho qui venait au secours du colonel.

Cependant les Apaches, remis de leur surprise, jouèrent du fusil.

Ils tirèrent sur le Cacique qui les assommait à coups de crosse de son énorme fusil de rempart.

Mais Tomaho riposta au feu des Apaches avec ses armes.

On sait qu'il portait autour de sa ceinture un arsenal de revolvers : il en déchargea quatre et les Indiens s'enfuirent, lâchant pied devant ce colosse.

Tomaho avait cinq blessures, mais ce n'était pour lui que des égratignures ; les balles étant, dans ses muscles énormes, de simples grains de plomb.

Le géant, voyant les Apaches en fuite, se mit à rire.

— Oh ! dit-il, les coyottes ont fui devant le lion.

Et il rechargea ses armes.

Le colonel et ses hommes se relevaient un à un et se débarrassaient des lasso ; M. d'Éragny aurait souhaité être mort après cette scène humiliante.

Il s'attendait à ce que Tomaho triompherait insolamment.

Le géant avait simplement étendu le doigt dans la direction du camp et il avait dit au colonel :

— Il vous vient du renfort !

Puis, ses armes rechargées, sans s'inquiéter des cinq plaies qui trouaient ses chairs, Tomaho était reparti.

Le colonel fut encore plus humilié de cette attitude que de celle qu'il s'attendait à voir prendre au Cacique.

Mais avant qu'il eût réfléchi, une troupe était sur lui.

C'était le reste de la compagnie de Sans-Nez amenée par lui.

Le Parisien, goguenard, vit le dernier homme coupant son lasso, et il se prit à rire :

— Ah ! ah ! dit-il, il paraît que j'avais raison.

— On vous a lacés !

Et il se tapait sur les cuisses sans aucune dignité, riant de tout cœur et à plein gosier.

Le colonel s'en indigna.

— Monsieur, dit-il, on ne se sent pas d'ordinaire si joyeux au péril encouru par des compagnons d'armes.

Mais Sans-Nez ne pouvait répondre, étant dans un accès d'hilarité dont on n'est pas maître.

Le colonel se demandait s'il n'allait pas casser la tête à cet insolent : M. d'Éragny en était arrivé à ce degré de colère où l'on commet sottises et injustices.

Mais un trappeur parla bas à l'oreille de Sans-Nez.

Celui-ci se tint et se coucha sur-le-champ. La tête contre terre, il écouta.

Se relevant aussitôt :

— Colonel, dit-il, à voix basse, nous sommes une trentaine d'hommes.

— Entre nous et l'embuscade, il y a plus de trois cents apaches.

— Entre nous et le camp, il y en a plus de mille, j'en suis certain.

— Les deux troupes marchent sur nous.

— Où voulez-vous aller ?

— Est-ce à l'embuscade ?

— Est-ce au camp ?

— A l'embuscade, mordieu ! dit le colonel les dents serrées.

— Marchons !

— Quand nous serons à portée, nous ferons une trouée à la baïonnette.

— Et si moi, Sans-Nez, qui vous fais l'effet d'un polisson de capitaine, je vous conduisais à l'embuscade sans tirer un coup de feu, sans perdre un homme !

— Cela ne vaudrait-il pas mieux que de charger bêtement ? ...

— Capitaine !

— Colonel ! dix secondes de retard et il ne sera plus temps.

Puis, se tournant vers ses hommes, Sans-Nez ajouta :

— Attention !

— Tous faites comme moi !

Il planta sa bague de fusil à terre, ôta sa blouse de chasse et la plaça sur la bague de sa ceinture.

Et il dit encore :

— Tonnerre de Dieu ! dépêchez-vous ! Tous comme moi, tous !

On se hâta.

Alors Sans-Nez se mit à ramper et on le suivit.

On allait à la file.

De temps à autre Sans-Nez écoutait, puis reprenait sa marche.

Il entendait distinctement, lui, chasseur, le bruit de la marche de la troupe d'Apaches.

L'une venait de l'ouest, l'autre de l'est, elles se rapprochaient, marchant l'une vers l'autre.

Elles comptaient envelopper le détachement, qui avait failli être lacé et que Tomaho avait délivré.

Prévenus par les fugitifs de la position de ce détachement, les sachems apaches avaient improvisé avec une grande habileté le plan qui s'exécutait.

Le colonel qui fermait la marche et qui maugréait d'être obligé de ramper, se retournait de temps en temps.

A trente mètres du trompe-l'œil imaginé par Sans-Nez, il fut frappé de l'effet qu'il produisit.

— On dirait d'un détachement, pensa-t-il ; mais c'est un tour d'enfant, indigne de vrais soldats.

Et il conclut :

— Ce n'est pas la guerre, cela !

Guerre ou non, le détachement n'en fit pas moins sans encombre un milliers de pas dans le sens du sud ; ce qui le mit hors d'atteinte de l'étreinte des deux troupes marchant d'est à ouest, l'une vers l'autre.

Sans-Nez qui étudiait tous les bruits, se releva.

Derrière lui, tout le monde.

— A l'embuscade ! dit-il.

— L'Ours-Gris, prends les devants.

— S'il y a péril, grogne.

Le trappeur que l'on appelait l'Ours-Gris chargea un camarade de son fusil, et ne prenant que son revolver et son couteau, il se mit à ramper avec une rapidité extraordinaire qui frappa les émigrants d'étonnement.

Sans-Nez leur dit à voix basse :

— Voilà ce que vous devriez savoir faire tous comme nous autres.

— Nous venons de marcher comme des tortues, et c'est du retard.

— Enfin, on rattrapera le temps perdu.

Il jugea que l'Ours-Gris avait assez d'avance, et il se mit en route au pas relevé, emmenant son monde.

Le colonel se trouvait, par la force des choses, démonté de son commandement, et faisait piètre figure.

Il ne lui venait cependant pas à l'idée de protester en ce moment.

Tout à coup l'on vit quatre cadavres d'Apaches.

Sans-Nez les regarda et dit sans s'être arrêté :

— Bon ! Tomaho est devant nous.

— C'est un poste qu'il a assommé.

Un peu plus loin, dix hommes jonchaient le sol.

Cette fois, Sans-Nez s'arrêta et dit encore à voix basse :

— L'Ours-Gris et Tomaho sont ensemble ; ils ont surpris ce détachement !

— Voilà le poing de Tomaho et le couteau de l'Ours-Gris.

Il repartit.

Mais, à quelque distance, un grognement d'ours l'arrêta.

Sur un signe, tout le monde se coucha, et l'Ours-Gris avec Tomaho vinrent en rampant tenir conseil.

— Qu'y a-t-il ? demanda Sans-Nez.

— Entre nous et l'embuscade, les Indiens ont laissé deux cents hommes qui veillent pour empêcher la section de quitter les rochers pendant que le gros des Indiens attaquera notre camp.

— Le camp va donc être attaqué ? demanda le colonel avec anxiété.

— Oui, dit Sans-Nez.

— De ce côté, il sera assailli par un millier d'hommes.

— Qui sait combien d'Apaches sont sur les autres faces du bivac !

Le colonel comprit la faute qu'il avait commise.

Il privait le camp d'une compagnie entière.

Cependant on entendait le bruit d'une fusillade.

Sans-Nez se frotta les mains et se mit à rire.

— Ils tirent sur nos chapeaux ! dit-il. Ça va bien.

— Ils n'osent pas avancer, craignant quelque piège.

— Cette fusillade avertira le camp et le conte prendra ses mesures.

Le colonel se rassura quelque peu sur les conséquences de sa faute.

Mais il se préoccupait de l'embuscade.

Sans-Nez qui, nous l'avons dit, avait la réputation d'être le plus roué des chasseurs de la prairie, dit tout à coup en se frappant le front :

—J'ai mon idée.

Et il donna des ordres à Tomaho et à l'Ours-Gris.

Ceux-ci partirent.

En leur absence le colonel, qui entendait toujours la fusillade, dit à Sans-Nez qui jouait joyeusement des castagnettes :

—Le feu continue !

—Parbleu ! fit Sans-Nez.

—Vous ne connaissez donc pas les indiens, surtout les Apaches.

—Ces gens-là sont, en ce moment, convaincus que nos chapeaux couvrent des têtes rusées de trappeurs qui leur tendent une embûche, et qui ne répondent pas à la fusillade pour les encourager à avancer.

—Alors le comte saura se mettre en garde, dit le colonel.

—Le comte, dit Sans-Nez, c'est un malin.

—Il en sait plus long que moi et que vous, colonel."

M. d'Eragny sentit l'épigramme et ne la releva pas.

Mais il souffrait cruellement.

Cependant Tomaho et l'Ours-Gris revinrent avec des paquets volumineux ; c'étaient les manteaux de guerre et les armes des Indiens morts.

Les trappeurs et quelques émigrants, sur l'ordre de Sans-Nez, se déguisèrent en Peaux-Rouges ; puis le capitaine fit placer le reste de sa troupe sur une file et les faux Indiens formèrent une haie comme s'il se fut agi de prisonniers à conduire.

Dans cet ordre, avec injonction aux faux prisonniers de tenir leurs mains croisées derrière le dos, on avança.

Tomaho se dissimula à cause de sa stature.

Le colonel, qui avait un costume plus voyant et plus riche que les autres chasseurs, fut mis en tête des prisonniers, quelque répugnance qu'il en eût.

—Les sauvages, dit Sans-Nez, ont l'œil très fin, très subtil.

—Croyez que tous vous connaissent et que votre chapeau à plumes d'aigle vous fera distinguer, même la nuit.

—Ils vont concevoir de votre prise une joie folle.

—Soit ! dit le colonel.

Et il se résigna.

On fit sept ou huit cents pas et l'on entrevit les Indiens, au nombre de deux cents environ, barrant le chemin de la rivière et regardant du côté où venait la troupe.

Mais ce qu'avait prévu Sans-Nez arriva.

Un cri d'oiseau-huppe ayant retenti, l'Ours-Gris y répondit en houloulant comme un hibou.

Puis il cria en apache :

—Que les cœurs de mes frères soient en grande joie !

—Nous amenons quinze prisonniers et avec eux le chef à la plume d'aigle !

Alors la troupe poussa un hurrah et s'élança joyeusement pour voir les captifs.

C'est ce que Sans-Nez attendait.

—Attention ! dit-il.

—Du revolver, rien que du revolver !

—Ensuite au couteau et passons !

On se tint prêt.

Quand la bande fut compacte, s'exclamant autour des captifs, les uns criant avec enthousiasme :

—Le grand chef est pris !

Les autres demandant :

—Le camp est-il à nos frères ?

Tous brandissant leurs fusils. . .

Quand les poitrines enfin furent à portée, Sans-Nez dit :

—Feu !

Aussitôt chacun saisit ses revolvers et tira dans le tas.

Cinq balles par homme, sur une masse ! Pareil tir fit une trouée sanglante et large.

Le détachement se jeta tête basse à travers la brèche.

En un clin d'œil il gagna les rochers et la cascade en criant :

—Ne tirez pas !

—Nous sommes trappeurs."

Et Sans-Nez dominait les voix, même celle de Tomaho, en criant sur un ton aigu :

—C'est moi, Sans-Nez !

—Pas de blagues !

—Ne tirez pas !

Si bien que la section d'embuscade reconnut le Parisien, comprit que ce n'était pas un piège et cessa le feu qu'elle avait commencé.

Les Apaches firent deux décharges inutiles, quand ils revinrent de leur surprise.

Le détachement était provisoirement sauvé.

Pas un homme n'était blessé, comme l'avait dit Sans-Nez.

Le colonel ne pouvait s'empêcher de constater l'habileté du capitaine.

Les trappeurs, cependant, après avoir ri du tour joué à l'ennemi, écoutaient les bruits d'attaque contre le camp.

La lutte semblait acharnée.

Elle cessa à l'aube.

En ce moment, on vit Tomaho quitter l'embuscade.

Il allait, disait-il, en avant, pour avoir des nouvelles.

Quelques instants après le départ du Cacique, on aperçut une pirogue descendant la rivière.

Sur cette barque était un homme vêtu à la mexicaine.

Deux indiens pagayaient et conduisaient l'esquif, qui disparut descendant la rivière avec rapidité.

Les trappeurs remarquèrent que cet homme avait l'air profondément sombre et abattu.

CHAPITRE LI

Les événements que nous avons à raconter sont multiples et simultanés.

Aussi, pour raconter ce qui se passa chez les Apaches, faut-il revenir sur nos pas et parler de la panique qui les saisit après l'explosion du pirate de potasse.

Pour qui connaît le caractère indien, cette catastrophe devait produire sur les *Peaux-Rouges* un effet désastreux.

La tribu fut frappée de terreur.

Partout postes, bivacs, détachements prirent la fuite.

La déroute fut complète. . .

Cependant, n'étant point poursuivis, les détachements s'arrêtèrent et l'armée se rallia. On fit le dénombrement.

Deux mille hommes avaient perdu la vie.

La reine avait profité de cette défaite pour essayer de ressaisir son pouvoir effacé par celui de l'Aigle-Bleu.

Déjà une fermentation très vive animait les guerriers.

L'Aigle-Bleu ne s'en émut pas.

Il monta sur un tertre et il fit appeler les guerriers par les crieries de chaque village.

Les Indiens se rendirent à cet appel du chef ; mais ils montraient des dispositions hostiles.

L'Aigle-Bleu leva la main, fit un geste solennel, montra le ciel et dit :

—Le Vacondah est irrité contre nous.

Il y eut un murmure d'étonnement.

Le sachein reprit :

—Il faut du sang pour le grand Dieu du monde.

Le soir, un rayon de soleil couchant éclairait un bûcher embrasé.

La tribu silencieuse voyait la flamme monter au ciel.

Une jeune fille attendait impassible que la flamme montât jusqu'à elle.

La vierge, avec un stoïcisme admirable, supporta le supplice.

Et l'Aigle-Bleu sûr maintenant de la victoire donna l'ordre de se préparer immédiatement au combat.

Le comte avait appris sans protester, que M. d'Eragny établissait une embuscade :

—Tête-de-Bison, vous semblez désapprouver l'idée du colonel ?

—Oui, certes, dit le trappeur.

—C'est une bêtise.

—Bon ! voilà que vous appelez la chose par son nom, mon vieux camarade.

—Moi, je dis : C'est une imprudence.

—Faut-il prier le colonel de faire rentrer son monde ?

—Non point.

Le comte secoua la cendre de son cigare, et il reprit :

—N'avez-vous point remarqué, Grand-Moreau, que le colonel, depuis quelques jours, semble très mécontent ?

—Je me demande pourquoi ?

—Vous ne le devinez pas ?

—Il semble jaloux.

—C'est une petitesse.

—Mon cher, elle ne vient pas de l'homme, mais du militaire.

—Le colonel, en tant que colonel, est furieux de voir toute sa tactique, ses vieux canons, ses vieux fusils distancés.

—Il est de fait que le pirate de potasse lui a prouvé que dans l'avenir la poudre à canon sera regardé comme une plaisanterie.

—Je lui réserve d'autres surprises, s'il n'est pas tué cette nuit.

—Vous pensez donc. . .

—Je pense qu'il court grands risques avec sa section.

—Si cependant je le prévenais. . .

Le comte haussa les épaules.

—Mon cher, répliqua-t-il, le colonel nous saurait très mauvais gré d'un bon avis.

—Il m'accuserait de manquer d'égards et de convenance.

—S'il paie de sa vie une imprudence, tant pis !

—... Mais sa fille ?

—Tête-de-Bison, mon ami, sa fille ne m'intéresse guère. Trappeur, vous veillerez. Nous serons attaqués cette nuit, j'en ai le pressentiment. A propos. . .

—Monsieur le comte !

—Vous savez que le wagon de pirate de potasse est blindé. Il n'a rien à craindre. Toutefois, faites-le couvrir de peaux de bœuf mouillées. C'est un surcroît de précaution. En outre, vous prévendez le capitaine canonnier de me venir trouver sur-le-champ.

—J'y cours.

—Un instant encore ! Je vous recommande de laisser faire au colonel ce qu'il voudra. Vous me tiendrez seulement au courant de ce qui se passera. Allez, Trappeur !

Grandmoreau se retira.

Le comte vit bientôt arriver master Jackson.

C'était un ancien quartier-maître de la de la marine anglaise.

Déserteur, pris de la fièvre de l'or en 1848, il avait été mineur, puis trappeur, puis canonnier au service du Mexique, et enfin il s'était refait chasseur jusqu'au moment où il s'était engagé dans la troupe du comte.

(A suivre)

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagne, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 925^e livraison 12 Août 1899.

TEXTE : — En esclavage, par Mme de Nanteuil. Origine de l'infanterie, par E. Duboussé. Le petit frère, par Mme Jeanne Cazin. Rayon de Soleil, par Mlle Zénaide Fleuriot. Ce que pèse un train de chemin de fer, par Daniel Bellet. Les algues, par Mme Barbé.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,

79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

Gray's Dental Pearlina,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUTS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,

Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDE EN 1861

Correspondance Littéraire, Notes and Queries Français,

Questions et Réponses,

Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUVAS, 13

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juillet

17,998 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,

PAMPHLETS, AFFICHES,

CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES

ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street

New-York